

Pont du Gard et Patrimoine

Bulletin n° 41

Noël 2021

Resserrer les liens, renforcer les moyens

En consultant la première ébauche de notre programme d'activités pour 2022 vous constaterez que votre conseil d'administration a voulu résolument tourner la page de la pandémie et mise sur un retour rapide et complet à la « vie d'avant », avec la convivialité qu'elle implique. Sauf détestable surprise que pourrait encore nous réserver le virus, nous comptons bien reprendre toutes nos activités.

Cette ambition nous pose la question des moyens. Pour animer notre association, il faut qu'un nombre suffisant d'adhérents « s'y collent » et acceptent de lui consacrer un peu de leur temps et de leur créativité. Cette évidence me pousse à lancer un énième appel aux bonnes volontés en espérant qu'il recueillera plus d'écho que les précédents. Nous avons besoin de sang neuf au conseil d'administration, de contributeurs pour le site Internet et le bulletin, de volontaires pour accompagner nos archéovisites et organiser nos journées réservées aux adhérents (JRA) et de « petites mains » pour différentes tâches techniques et administratives exigées par le fonctionnement quotidien de l'association.

J'insiste particulièrement sur la difficulté de recruter des administrateurs et le manque de contributeurs pour les besoins de notre communication.

Des administrateurs et administratrices: le conseil d'administration est actuellement incomplet. La plupart des administrateurs sont « aux manettes » depuis plusieurs années. En outre, plusieurs membres du conseil, dont votre président, ont des problèmes de santé sérieux. Rejoignez le conseil d'administration pour lui apporter une énergie et des idées nouvelles! C'est une tâche légère, n'impliquant que la participation attentive à quatre à cinq réunions de trois heures par an. Qui parmi nous ne peut pas donner cela à l'association?

Des contributeurs pour le site Internet et le bulletin: votre conseil d'administration a arrêté le site Internet actuel, trop lourd à tenir à jour, et décidé de lui substituer un site plus moderne sur une plateforme d'un maniement plus aisé. Le problème technique du site est en passe d'être résolu. Reste la question de fond, celle du manque de fournisseurs de contenu d'une part, de « petites mains » pour que la tenue à jour du site –condition essentielle de sa crédibilité– ne repose pas sur une seule personne, d'autre part. Si vous avez un minimum d'agilité de plume, de goût pour l'écriture et des curiosités à partager, écrivez pour le site! Si vous avez une familiarité suffisante avec votre ordinateur, formez vous, le moment venu, pour tenir à jour une des rubriques du nouveau site. Partagées, les tâches qu'implique le site sont légères. Reposant sur la même personne (c'était moi) elles sont écrasantes. On peut formuler exactement dans les mêmes termes les appels aux fournisseurs de contenu pour le bulletin. La confection d'un bulletin demande environ une semaine d'un travail essentiellement matériel au responsable de l'édition (c'était encore moi!). Le temps nécessaire à la rédaction des articles s'y ajoute. Pour quatre bulletins par an, cela fait un mois de travail à plein temps consacré à cette tâche. Mais le problème principal du bulletin est le manque de contributeurs apportant des articles. Lancez vous et écrivez sur les sujets qui vous intéressent. La seule condition est qu'ils soient en liaison avec l'objet social de PdGP. Cela apportera encore plus de variété au bulletin, dans le choix des sujets et le style des textes. Si vous n'êtes pas absolument sûrs de votre prose, nous avons d'excellents relecteurs (qui sont d'ailleurs des relectrices) qui vous aideront. La composition de notre association est telle que tous les membres sont capables de contribuer au bulletin et légitimes pour le faire.

Une association comme la nôtre n'est pas une société de services. C'est une œuvre commune où chacun peut apporter à l'association et à tous ses adhérents et recevoir de leur part les fruits de leurs connaissances et de leur expérience. C'est ainsi que votre conseil d'administration la conçoit et s'efforce de la faire vivre. Nous nous efforcerons de faire partager notre façon de voir lors de notre prochaine assemblée générale ordinaire le samedi 5 février prochain et de faire se lever les nouvelles bonnes volontés pour faire vivre PdGP.

D'ici là, passez tous et toutes de bonnes fêtes de fin d'année et, puisque la question est encore malheureusement d'actualité, continuez à faire bien attention à vous.

Pour le conseil d'administration
Jean-Yves Gréhal
Président

Sommaire

Page 3 Le Gard au temps des oppida. Textes de Michel PY (introduction au cycle de conférences de 2022)
Page 5 Espace et sacré, de l'Antiquité à la « chute » de l'Empire d'occident... et un peu au-delà... Par Michèle Texier
Page 8 Quatre Cartes postales de Campanie par Jean-Yves Gréhal. Carte n° 1 : A propos de l'Aqua Augusta et de l'eau de Pompéi (et d'ailleurs)
Page 10 Carte n° 2 : A propos de la tombe du plongeur (musée de Paestum)
Page 12 Carte n°3 Portrait de Sappho au musée de Naples
Page 13 Carte n°4 : le Vésuve
Page 16 Attila, personnage infrequentable ou communication défailante? Par Jean-Yves Gréhal
Page 20 L'aqueduc de Jerwan (Irak) par Annie Imbert
Page 22 A découvrir près de chez nous: Par Yvon Le Foll

Informations pratiques

Assemblée générale ordinaire: Notre AGO aura lieu le samedi 5 février et se déroulera comme le veulent nos traditions en trois temps.

- Le matin , assemblée générale proprement dite. Elle se déroulera à la Maison des Associations à Castillon-du-Gard.
- Déjeuner facultatif sur réservation **impérative**.
- L'après-midi, conférence à la Maison des Remparts de Castillon du Gard avec, notamment, la projection du film sur le voyage en Campanie.

L'horaire exact des différents événements vous sera communiqué par e-mail. Surveillez bien vos boîtes à lettres! Soyez attentifs au fait que pour des raisons de disponibilité des salles, l'AGO et la conférence n'auront pas lieu au même endroit. Enfin, le lieu du déjeuner n'est pas encore fixé. Il vous sera également communiqué ultérieurement.

Important: la participation à l'AGO est réservée aux adhérents à jour de leur cotisation 2022. Votre CA a retenu cette règle à titre exceptionnel pour permettre aux adhérents qui n'ont pas payé leur cotisation en 2021 de revenir dans le giron de l'association sans avoir à régulariser leur adhésion de 2021. C'est une facilité qui ne se renouvèlera pas! La cotisation reste fixée à 15 euros pour un adhérent isolé et à 25 euros pour une « famille » (deux adhérents ayant la même adresse).

Ebauche du programme d'activités de 2022: Le conseil d'administration a fixé les grandes lignes du programme d'activités pour 2022. Toutes les dates ne sont pas fixées. Elles seront communiquées par e-mail.

Conférences: Le thème principal des conférences de 2022 sera « **la région avant les Romains** ». Qui occupait notre région avant que les Romains n'en prennent le contrôle? Quelles étaient les relations de ces « premiers habitants » avec les Grecs, les Etrusques et les Romains? Quatre conférences seront assurées par Mme Catherine Py-Tendille, archéologue spécialiste de la protohistoire et de l'antiquité romaine, les 12 février, 19 mars, 9 avril et 14 mai à Castillon-du-Gard. Retenez dès à présent ces dates. L'association présentera plusieurs autres conférences dont une, déjà finalisée, avec Luc Long sur ses découvertes aux Saintes Marie de la Mer (second semestre).

Archéovisites: Le cycle des visites de l'aqueduc de Nîmes reprend avec Gérard Extier. Le CA d'administration prévoit aussi une visite des remparts romains de Nîmes et des aqueducs d'Arles. Les dates restent à fixer.

Journées réservées aux adhérents: Une JRA de deux jours au moins à Ampurias, en Espagne, est en cours de préparation par Annie Imbert et Madeleine Monnier. Le CA espère proposer une deuxième JRA en 2022.

Voyage annuel: Le voyage annuel aura lieu en principe en Bulgarie, soit à la fin du printemps soit au début de l'automne. S'il ne pouvait être organisé à ces dates, il serait remplacé par un voyage en France qui nous conduirait notamment à Périgueux et Saintes.

Appel à toutes les bonnes volontés:

Comme cela est dit dans l'éditorial, PdGP fonctionne actuellement grâce au dévouement d'un petit nombre de ces membres. Ces derniers crient « A l'aide ! ». Ecoutez les! Deux postes sont à pourvoir au conseil d'administration. Pour ceux qui n'acceptent pas les tâches plus lourdes du bureau, c'est une charge de travail des plus raisonnables: cinq demi-journées environ, plus le temps nécessaire pour lire et répondre aux échanges de mails entre administrateurs. Sautez le pas, rejoignez le CA. Vous verrez que les sujets discutés ne manquent pas d'intérêt et qu'ils sont débattus dans un état d'esprit amical et constructif.

Nous avons aussi besoin de « plumes » pour le bulletin et le site Internet , sur le point de redémarrer sur une base plus moderne et facile à exploiter que celui que nous avons eu pendant près de 15 ans. Chacun d'entre nous peut faire part à tous des sujets qui l'intéressent et communiquer des informations utiles à ses collègues. Il ne faut pas hésiter à se lancer dans la rédaction d'un texte, quitte à se faire aider par quelqu'un pour un premier essai. Vous verrez comme il est agréable de partager son savoir et son expérience.

Enfin, nous lançons un appel à tous ceux qui sont à l'aise devant leur écran d'ordinateur. Deux tâches lourdes doivent impérativement être partagées, la tenue à jour du site Internet et la confection du bulletin. Ni l'une ni l'autre ne sont écrasantes ni même difficiles mais cumulées et exercées par une même personne (votre président, qui le fait depuis des années), elles sont beaucoup trop lourdes.

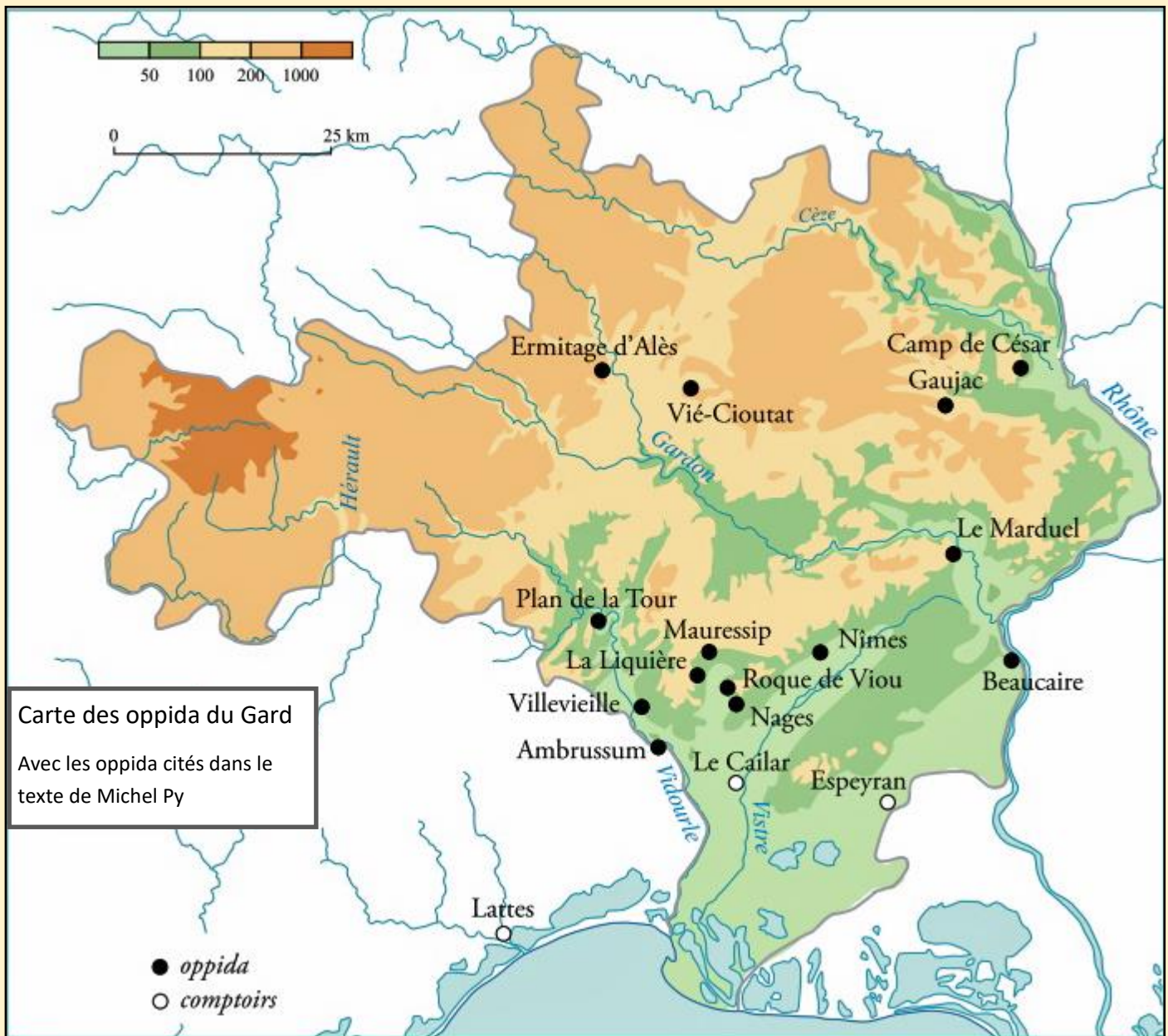
Toutes les bonnes volontés sont invitées à se faire connaître auprès du président (jygrehal@gmail.com) ou du secrétariat (pdgp.activités@gmail.com). Elles seront reçues avec soulagement par les « soutiers » actuels.

En guise d'introduction au cycle de conférences PdGP de 2022 « notre région avant les Romains » par Mme Catherine Py-Tendille

Le Gard au temps des oppida

Texte et images de Michel PY

Les quatre conférences de Mme Catherine Py-Tendille auront lieu les 12 février, 19 mars, 9 avril et 14 mai. Réservez ces dates!



Carte des oppida du Gard

Avec les oppida cités dans le texte de Michel Py

● oppida
○ comptoirs

Le terme « oppidum », au pluriel oppida, désignait en latin toute agglomération de quelque importance, sans impliquer ni forme ni statut. Très souvent employé par César pour qualifier les villes gauloises, il s'est imposé depuis le XIXe siècle chez les protohistoriens pour dénommer les habitats groupés de l'âge du Fer, le plus souvent perchés et fortifiés.

Aux origines d'un habitat groupé, *l'âge du Bronze*

À la fin de l'âge du Bronze, aux IXe-VIIIe siècles avant notre ère, naissent de nombreux villages. Ces sites, souvent sur une hauteur, sont considérés comme les premiers oppida, prémisses du développement d'un habitat groupé et structuré qui caractérisera l'urbanisation de l'âge du Fer méridional. Plusieurs gisements de plein air du Gard illustrent cette phase. L'un des plus importants est l'oppidum de Roque-de-Viou, à Saint-Dionisy, dont l'occupation du Bronze final couvre plus de six hectares. Le site, entouré de fortes pentes, bénéficie de

défenses naturelles. De nombreuses habitations parsèment le plateau, sans autre ordre que celui dicté par la topographie.

Désertion et renaissance, *le premier âge du Fer*

Les habitats du VIIe siècle avant notre ère sont peu nombreux et le plus souvent de petite taille : la plupart des oppida paraissent alors désertés au profit d'installations de plaine ou de coteau. Une faible reprise se constate au VIe siècle où quelques sites de hauteur sont à nouveau attestés. Le mieux connu est l'oppidum de La Liquière, à Calvisson. Plusieurs maisons sont installées sur le bord d'un plateau. Ces habitations, réparties en ordre lâche, ressemblent encore beaucoup à celles du Bronze final. Aucune enceinte de cette époque n'a été repérée.

Les années 525-475 avant notre ère connaissent d'importants changements. Plusieurs comptoirs se créent sur le littoral lagunaire, destinés à relayer le commerce méditerranéen, à



Oppidum de la Roque de Viou, à Saint Dionisy

Lattes, à Espeyran ou au Cailar. Dans l'hinterland, des sites majeurs sont fondés ou réinvestis, tels que Nîmes, Villevieille, Mauressip, Le Marduel, Beaucaire. Contrairement aux villages antérieurs, souvent éphémères, tous ces habitats feront preuve d'une grande longévité. Certains, comme Le Cailar ou Le Marduel, sont munis dès cette époque d'une puissante enceinte et de maisons en pierre et en brique crue, illustrant une première phase d'urbanisation.

Le développement de l'urbanisation, **le deuxième âge du Fer**

À partir de la fin du Ve siècle avant notre ère, le processus d'urbanisation gagne progressivement l'arrière-pays. Tous les habitats, des plus modestes, comme le Plan-de-la-Tour à Gailhan, aux plus importants, comme Nîmes ou Mauressip, sont aménagés avec des maisons en dur, construites en pierres sèches (notamment en garrigue) ou en briques crues (notamment en plaine).

Au IVe siècle, l'oppidum de Roque-de-Viou est occupé de nouveau. Il est désormais protégé par un rempart muni de tours carrées et loti avec des quartiers de maisons à une ou plusieurs pièces. À la même époque, une enceinte en pierre est érigée sur le mont Cavalier à Nîmes, avec une première phase de construction de la tour Magne.

Les IIIe et IIe siècles correspondent à la période de développement maximum des oppida du Midi de la Gaule. C'est à cette époque que sont bâtis, ou se développent, les habitats les plus vastes et les remparts les plus monumentaux. Des plans d'urbanisme très réguliers apparaissent. L'exemple le plus emblématique de cette évolution est **l'oppidum des Castels à Nages-et-Solorgues**. Le site, fondé au début du IIIe siècle, succède à l'oppidum voisin de Roque-de-Viou. La cité est entourée par une puissante enceinte munie de tours ovales régulièrement réparties. Elle possède au point le plus haut une tour monumentale comparable à l'état préromain de la tour Magne de Nîmes, sensiblement contemporain. **L'habitat du IIIe siècle des Castels est d'une extrême régularité : il est composé de quartiers identiques, très allongés, faits de maisons à une pièce précédées d'une cour, alignées le long de rues parallèles et de même largeur.** Ce plan caractéristique issu d'un projet d'urbanisme préconçu témoigne d'influences méditerranéennes incontestables, probablement transmises aux populations indigènes de l'hinterland par le relais des comptoirs littoraux.

En période de romanisation : **la fin de l'âge du Fer**

La conquête romaine de la Gaule méridionale, entre 125 et 118 avant notre ère, ne porte pas un coup d'arrêt aux oppida indigènes. Au contraire, plusieurs habitats préexistants se déve-

loppent à cette époque tandis que d'autres sont créés. L'oppidum de Nages, par exemple, est plusieurs fois agrandi entre 175 et 50 avant notre ère : de nouveaux remparts monumentaux sont érigés, des quartiers sont ajoutés et d'autres sont remodelés.

Des oppida de configuration traditionnelle, sur une position perchée avec des remparts, sont même créés après la conquête. Ainsi, dans le nord du Gard, l'oppidum de Vié-Cioutat à Mons est muni au début du Ier siècle avant notre ère d'une enceinte en pierre sèche, démunie de tours cependant. L'oppidum du Camp-de-César à Laudun est agrandi et sa défense complétée par un mur d'enceinte linéaire au Ier siècle. L'oppidum de l'Ermitage d'Alès connaît également une intense occupation à cette époque.



Espace et sacré, de l'Antiquité à la « chute » de l'Empire d'occident... et un peu au-delà...

Par Michèle Texier

Marcel Gauchet parle de **religion du basculement**, quand il évoque les suites du passage entre une approche **immanente** de la religion, chère à l'Antiquité, et une conception **transcendante**, qui est l'apanage des religions monothéistes.

Dans les religions antiques, le sacré est **immanent** et se manifeste partout et constamment dans l'environnement de l'homme (les sources, les arbres, les montagnes, les grottes peuvent être le siège d'un dieu ou d'une déesse, tout comme le seuil de la porte ou les amulettes qui ornent le cou des adolescents ou qu'on conserve jalousement dans un coffret, comme celui découvert récemment à Pompéi). En conséquence, la religion est présente de manière diffuse dans tous les aspects de la vie sociale et politique du monde antique. Les empereurs romains, qui étaient aussi pontifes, étaient même déifiés via une apo théose, qui pouvait parfois intervenir de leur vivant.

En revanche, les religions monothéistes placent le sacré dans la **transcendance**, dans un espace où l'homme ne peut accéder ni ici-bas ni de son vivant. À ce propos, Marcel Gauchet fait sien le terme de « *désenchantement du monde* », emprunté à Max Weber, ce qui ne signifie pas que les humains sont désabusés et revenus de tout, mais que l'enchantement du sacré a quitté ce monde pour se réfugier dans une autre sphère.

Ce basculement va, en parallèle, se manifester au travers des édifices et dans l'espace consacré aux lieux de culte.

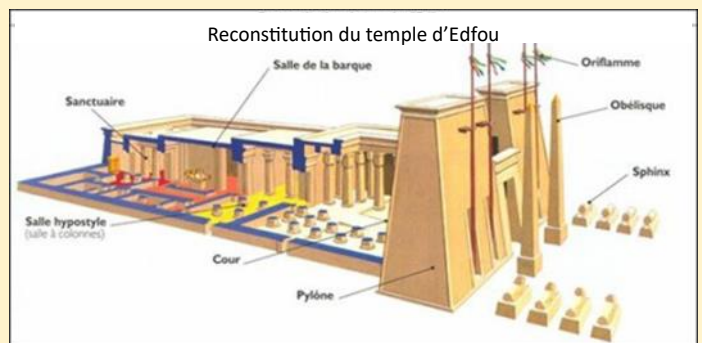
Dans une religion polythéiste où le sacré est partout, **les dieux sont effectivement présents sur terre**. Chez les Grecs des origines, les temples ne sont d'ailleurs pas indispensables au culte, puisque la pratique cultuelle nécessite seulement de délimiter un espace sacré, littéralement « découpé » pour la divinité, le *téménos*. Ce n'est que plus tard que l'on construira des maisons « en dur » dédiées aux dieux.

Chez les Romains, le verbe latin *templare* peut aussi se traduire par « découper, séparer ». À noter que le terme de *sacer*, ou « sacré », a quasiment ce même sens de « séparer ». Le *templum*

solennel de consécration, signification qui s'est un peu affadie au fil des siècles. À l'intérieur de ce périmètre, l'augure trace ensuite une ligne Nord-Sud et une ligne Est-Ouest ; il se place alors à leur intersection, tourné vers l'Est ou l'Orient (d'où le terme d'« orientation »). C'est à partir de là qu'il « prend les auspices » c'est-à-dire qu'il effectue ses observations (le comptage des oiseaux, l'orientation de leurs vols, le passage de nuages, d'éclairs ou de foudre, etc.). Seulement ce qui peut survenir ou être visible depuis ce périmètre doit être pris en considération par l'augure et revêt une signification religieuse. C'est la *contemplatio*. Les signes étant toujours considérés comme des manifestations divines, les Romains estiment que le dieu qui s'est ainsi manifesté souhaite que l'espace désigné par les augures lui soit réservé, d'où l'édification à cet endroit d'un *templum* qui lui sera dédié et surtout accueillera son effigie.

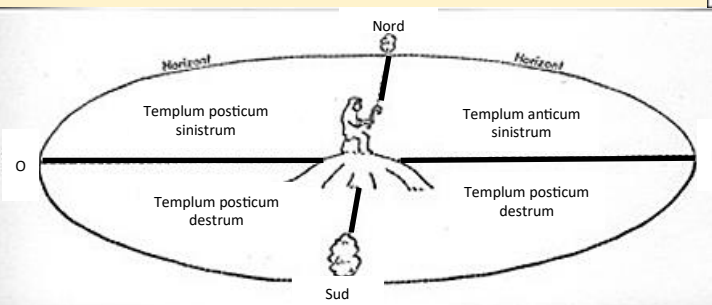
Jean-Pierre Vernant évoque la **présentification des dieux antiques dans leurs statues**, c'est-à-dire leur présence effective. Ce constat est valable dans tout le monde antique, qu'il soit égyptien, grec, étrusque, phénicien ou romain. La statue divine constitue le réceptacle tangible de la puissance sacrée et représente bien plus qu'un symbole ou une simple image. C'est la raison pour laquelle on lui présente des offrandes, on lui dédie des sacrifices ou on lui offre des vêtements, comme lors de la procession des grandes Panathénées en l'honneur d'Athéna Polis.

Les temples antiques constituent de véritables « caissons »



étanches (à la manière de Tchernobyl) opérant la séparation entre le monde des dieux, sacré et pur, et le monde profane, nécessairement impur, celui des hommes. On évite ainsi à la fois la souillure du sacré par le profane mais aussi les risques de déflagration face à la manifestation de la puissance du sacré. Cette idée de **dôture** se manifeste très nettement dans la conception des temples égyptiens qui font précéder les édifices de ces hauts murs que nous nommons pylônes. Ce parti-pris architectural empêche de voir ce que les prêtres (qui, dans ces religions adogmatiques, ne sont que les serviteurs des dieux et non des guides spirituels) accomplissent à l'intérieur.

Ces temples polythéistes ne sont accessibles qu'à des prêtres qui ont subi des rites d'initiation et accompli les gestes de purification. Ils étaient au minimum 10 000 en permanence à Karnak... Cette « habilitation » leur permet de pénétrer dans le



désigne donc d'abord un espace particulier, généralement de forme rectangulaire (c'est le « carré long » du Moyen-âge.... La Maison carrée de Nîmes en témoigne), délimité dans le ciel par un augure à l'aide de son bâton, le *lituus*. Cet augure transpose ensuite sur le sol l'espace délimité ; il y tracera le périmètre sacré à l'intérieur duquel il entrera en relation avec le dieu.

Cette opération est l'*inauguratio*, notre « inauguration » au sens

« saint des saints » pour s'approcher de la statue divine et accomplir les gestes nécessaires à la préservation du sacré. Les statues se devaient d'être nettoyées, nourries symboliquement et leurs vêtements étaient régulièrement changés. À Rome, on les parfumait aussi.

Ces rites codifiés restaient volontairement ignorés, invisibles, inaccessibles pour les profanes (et encore on n'évoque pas ici les religions dites « à mystères » dont les rites se devaient de rester encore plus secrets par essence...).

Nous avons parlé de profanes.. Il faut rappeler que, pour les archéologues, le terme *fanum* s'applique d'abord au monde celte et désigne un petit temple gallo-romain ou britto-romain consacré à une divinité. Selon toute vraisemblance, c'est ce que nous avons initialement à Nîmes, à l'époque gauloise, près de la source et à l'emplacement des actuels jardins de la Fontaine. Le terme est emprunté au latin et désigne précisément le lieu consacré par la formule solennelle des augures à une divinité. Comme un édifice sacré était généralement élevé à cet endroit, le même terme désignait aussi l'édifice ou temple en lien avec le territoire consacré qui l'entourait. L'étymologie du mot *profane* « qui n'est pas consacré, qui n'est pas initié, ignorant » est un emprunt direct au latin classique *profanum* (de *pro* « devant » et *fanum* « lieu consacré »). Ce terme désigne donc celui qui reste devant ce *fanum* en ne pouvant y pénétrer. Il faut savoir aussi que bien plus tard, au début du christianisme, les fonts baptismaux étaient systématiquement situés à l'extérieur des églises, pour éviter que les non baptisés cohabitent avec les fidèles. On en trouve encore des traces tangibles, par exemple dans le porche de l'église de Saint-Bonnet-du-Gard.

L'art religieux polythéiste qui orne abondamment les sanctuaires n'était donc pas conçu pour être vu (ce qu'on a tendance à oublier lors de la visite du Parthénon ou de l'immense salle hypostyle de Karnak, maintenant à ciel ouvert, par exemple...). C'est d'autant plus évident que la plus grande partie des lieux était plongée dans une pénombre éclairée seulement par quelques chiches lampes à huile, et encore uniquement à hauteur d'homme. Ce n'était donc pas un souci esthétique qui guidait la main de l'artiste égyptien qui représentait les mythes de création et d'organisation du monde dans le temple. L'anonyme qui sculptait ou peignait souhaitait avant tout rendre opérationnelle l'efficacité du sacré. Les actes des prêtres, les formules sacrées gravées, les fresques des murs avaient une fonction performative qui rendait réels, donc efficaces, prières et rites. Cette efficacité était destinée à durer tant que devaient durer ces œuvres, d'où le choix de matériaux durables et pérennes comme le marbre, l'ivoire ou l'or, tant dans le monde égyptien que gréco-latin.

On l'a vu, le temple du monde polythéiste n'est pas conçu pour recevoir les fidèles. Ceux-ci auraient pu souiller l'espace sacré ou être pulvérisés par la puissance de la divinité, à l'instar de la mortelle Sémélé, la mère de Dionysos-Bacchus qui, aiguillonnée par la perfide jalousie d'Héra-Junon, supplie son divin amant Zeus-Jupiter de lui apparaître dans toute sa gloire, ce à quoi il consent non sans réticence. Incapable de supporter cette vue, Sémélé meurt foudroyée (Sebastiano Ricci, *Jupiter et Sémélé*, vers 1695, Florence, Musée des Offices).

Seule légère entorse à ces rites : chaque temple dans le monde

antique s'inscrit dans un calendrier liturgique où figure la fête du dieu ou de la déesse. Ce jour-là, les fidèles peuvent se réunir sur l'esplanade devant le temple. Les portes de l'édifice s'ouvrent alors exceptionnellement et les prêtres apportent la statue (souvent une réplique, quand la statue est trop volumineuse ou trop lourde – on n'est pas à Pétra !) qui peut être transportée en procession ; pour autant tout continue à se passer à l'intérieur.

Le christianisme commence à se développer à partir du début du 4^{ème} siècle dans l'Empire romain à la suite de l'édit de tolérance de l'empereur Constantin, qui vient de se convertir. Toutefois, ce n'est qu'en 380 que son successeur Théodose bannit la religion polythéiste et instaure le christianisme comme religion officielle. Cette nouvelle religion d'État va devoir se manifester avec éclat au cœur de la cité. Dans cette religion monothéiste, la puissance sacrée va être projetée dans la transcendance. Dieu étant « au-delà », les émanations du sacré sont moins fortes et les fidèles vont maintenant être autorisés à se réunir dans les sanctuaires qui lui sont consacrés. C'était déjà le cas dès les origines dans les Catacombes.

Dorénavant toutefois, on ne peut plus se contenter de locaux de fortune, et va se poser avec acuité la question architecturale. Est-il possible d'utiliser des bâtiments existants en les adaptant au besoin ?

Il est exclu de reprendre l'architecture des temples polythéistes qui n'ont pas les mêmes finalités. Les temples de la triade capoline (Jupiter, Junon et Minerve), omniprésents au moins dans les villes, malgré leur caractère imposant, étaient bien trop exigus pour accueillir de vastes assemblées de fidèles (*l'eccllesia*, terme qui par métonymie s'est mis progressivement à désigner le lieu de réunion) et assurer les rituels liturgiques.

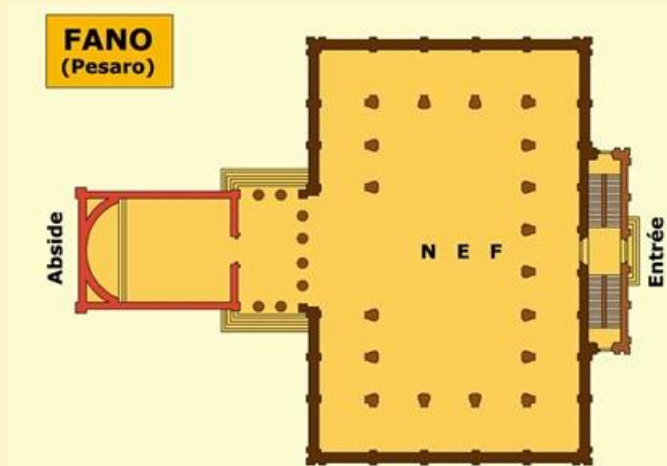
L'utilisation de la Curie, le bâtiment où se réunissait le Sénat,



est inenvisageable, dans la mesure où l'adoption d'une nouvelle religion ne rend pas caduques les institutions administratives. On a encore besoin de ces lieux et toute cohabitation paraît inopportune.

Le marché avec ses étals et ses stalles reste malcommode et de surcroît l'économie en pâtirait grandement.

Reste un dernier bâtiment, celui où se rend la justice, la basilique, dont le nom à l'époque ne concerne qu'un tribunal sans acception religieuse. Son origine remonte aux Grecs chez qui la justice était rendue par le roi, le *basileus*. L'édifice est suffisamment spacieux pour recevoir un grand nombre de personnes, la justice étant rendue publiquement. Le bâtiment, de forme oblongue, précédé par un portique, est divisé par une colonnade



Plan de la basilique civile édifiée par Vitruve au 1er siècle avant J.C.

intérieure qui délimite 3 nefs. À chaque extrémité peut se trouver une abside dans laquelle les juges s'assoient pour rendre leur verdict. C'est finalement ce bâtiment qui sera choisi pour servir de lieu de culte. Certains aspects de la structure initiale ont d'ailleurs longtemps été conservés dans les églises d'Occident : les fidèles y étaient traditionnellement répartis des deux côtés de la nef, les hommes au sud (à droite en regardant vers l'autel) et les femmes au nord. Dans le rite copte d'Égypte c'était l'inverse, avec les femmes à droite et les hommes à gauche. Quoiqu'il en soit, les cérémonies étaient mixtes, et les deux sexes se faisaient face... Petit détail contemporain : la chambre des Communes à Londres a adopté la disposition utilisée dans la basilique romaine. La salle de séance est partagée par une large allée centrale, avec de part et d'autre des gradins de pupitres et de fauteuils se faisant face.

La seule véritable innovation architecturale introduite ultérieurement par les Chrétiens sera le transept, qui transpose dans le plan de l'église la croix chrétienne mais renvoie aussi aux points cardinaux et résume ainsi l'espace terrestre. Cette croix peut être grecque quand le transept se situe au milieu de la nef ou latine quand elle est plutôt décalée au niveau du chœur.

Une petite exception à cette démonstration trop catégorique pour être totalement exacte : malgré son caractère monothéiste, la religion juïque, qui a précédé le christianisme, est passée par des étapes différentes. Avant sa destruction en 70 sous Domitien, le temple de Jérusalem n'était pas accessible aux fidèles. Ne pénétraient dans le temple, là où l'Arche d'alliance était conservée, que les prêtres, les *cohanim*, et leurs assistants, les lévites. La destruc-

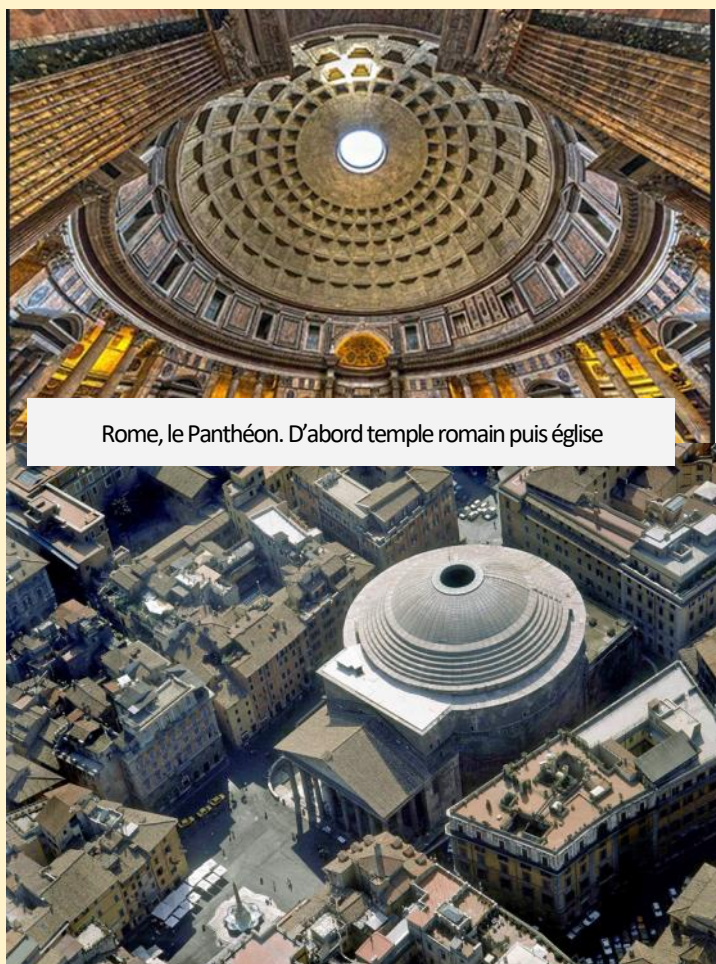
tion du temple a eu pour effet de passer à une autre étape. L'édifice a été remplacé par des synagogues : en parallèle, les prêtres perdent alors certaines de leurs prérogatives au profit des rabbins qui assurent à l'intérieur l'instruction des fidèles.

Autre remarque : par rapport au protestantisme ou à la religion orthodoxe, la religion catholique est celle qui a conservé le plus d'éléments relatifs à l'immanence, avec la transsubstantiation, ce moment quasi magique, « enchanté », où on passe de l'hostie au vrai corps du Christ et du vin et l'eau à son sang.

Quelles que soient leurs différences, le temple antique, l'église, la synagogue ou la mosquée expriment les rapports entre un Créateur et sa création, entre la raison divine et le cosmos. L'architecture donne à voir le contenu du message sacré en mettant en évidence des formes et des proportions qui sont en correspondance avec celles du cosmos. De même que la Bible affirme que le temple de Salomon est une figuration du cosmos, des textes byzantins du 5^{ème} s. attestent la signification symbolique de la géométrie des églises à plan centré : le cube surmonté d'une coupole y correspond à la Terre surmontée du ciel, comme l'atteste de son côté le Panthéon de Rome.

Le décor intérieur, notamment les mosaïques des voûtes, montre le firmament, souvent peint en bleu et semé d'étoiles d'or dans les églises romanes et gothiques, mais aussi dans les temples égyptiens qui étaient, comme l'indique le fronton du Temple de Ramsès II, "semblables au ciel dans toutes ses parties".

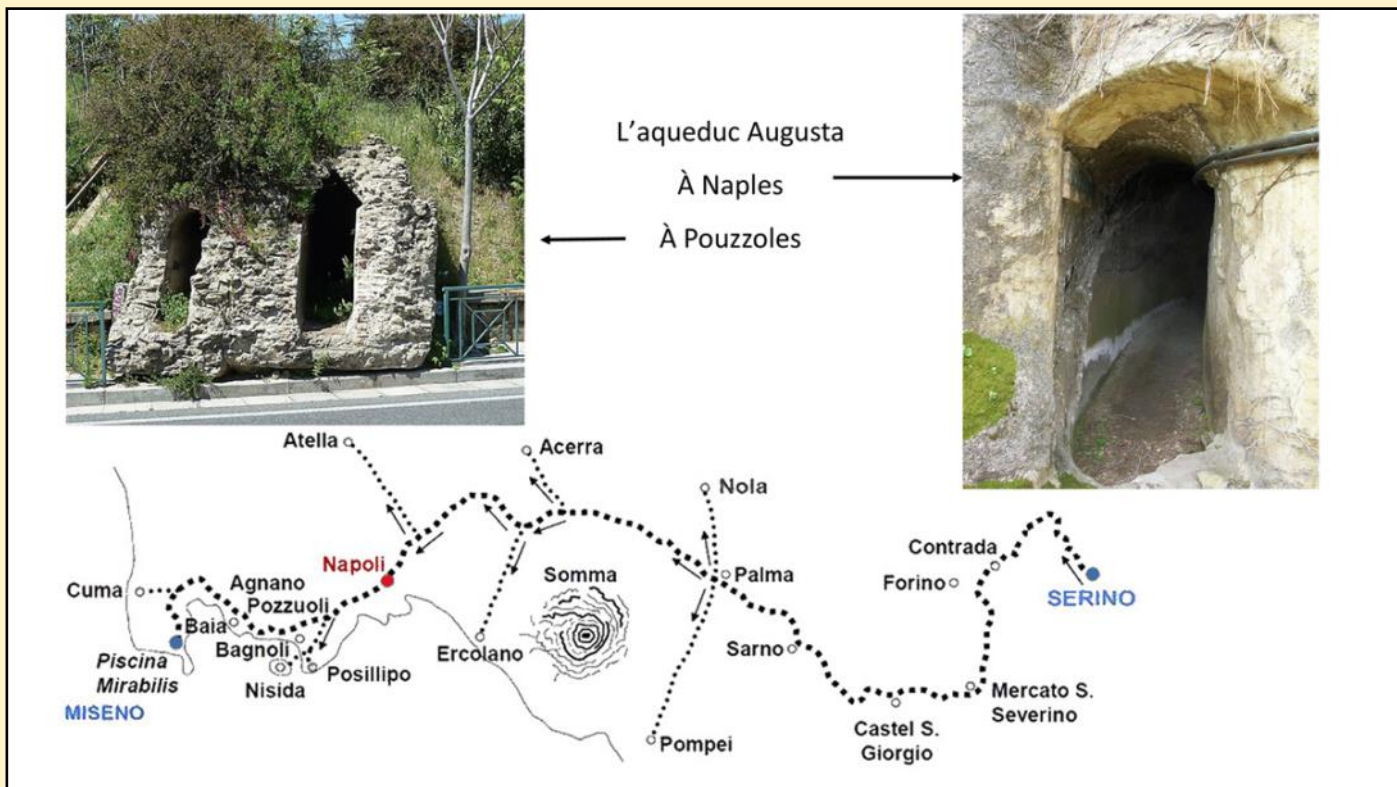
L'édifice du culte est explicitement conçu comme la réduction analogique du cosmos. La basilique Saint-Marc à Venise, notamment, est de ce point de vue très représentative... Mais ceci est une autre histoire...



Rome, le Panthéon. D'abord temple romain puis église

Quatre Cartes postales de Campanie par Jean-Yves Gréhal

Carte n° 1 : A propos de l'Aqua Augusta et de l'eau de Pompéi (et d'ailleurs)



Nous avons visité deux ouvrages de l'Aqua Augusta lors de notre voyage en Campanie : le castellum divisorium de Pompéi, le seul à être conservé avec celui de Nîmes, et la Piscina Mirabilis à Baccoli (ville des Champs Phlégréens englobant les emplacements de Baïes et de Misène).

Mais au fait, qu'est ce que l'Aqua Augusta, à ne surtout pas confondre avec l'Aqua Augusta de Rome.

L'Aqua Augusta de Naples est l'un des plus grands et complexes aqueducs construits par les Romains. Il alimentait dix villes, dont Herculanium et Pompéi. En incluant la longueur des rameaux desservant ces villes à partir du tronc principal, il mesurait 140 kilomètres de longueur, soit à peu près autant que l'aqueduc de Gadara en Jordanie.

Sa construction a été prescrite par Auguste et il a été réalisé entre 30 et 20 av JC (environ) par son maître en aqueducs, le fidèle Agrippa. Sa réalisation avait certainement été complexe et coûteuse en raison de la nature volcanique de la région : cheminant au pied du Vésuve puis dans les Champs Phlégréens, il était établi dans des sols instables et sujets à de fréquents séismes.

L'aqueduc captait l'eau de la rivière Serino, proche d'Avellino, à 376 mètres d'altitude. Son point d'arrivée était le grand réservoir aujourd'hui connu sous le nom de Piscina Mirabilis, à Misène. Sa pente était forte (376 mètres pour 100 kilomètres jusqu'à Misène contre 12 mètres pour 50 kilomètres pour l'aqueduc de Nîmes !).

La principale particularité de cet aqueduc est d'avoir constitué un véritable réseau dispensant l'eau dans une région et non une simple liaison entre un point de captage de l'eau et la ville à laquelle elle était destinée. De l'aqueduc se détachaient dix rameaux dont sept desservaient des villes : Nola, Pompéi, Stabies, Acerra, Atella, Herculanium, Naples, Pozzuoli, Baies, Cumes et Misène. Un grand nombre de luxueuses villas appartenant à l'aristocratie sénatoriale romaine qui avait ses habitudes balnéaires dans le golfe de Naples étaient desservies par trois rameaux supplémentaires. Leurs besoins en eau étaient très importants, comme on peut le constater en visitant la villa d'Oplontis dont la piscine mesure 67 mètres de longueur. On devine la complexité de gestion qu'impliquait la vocation de l'Aqua Augusta à servir plusieurs utilisateurs. Il fallait notamment s'assurer à chaque instant que tous recevaient bien les quantités qui leur étaient dues.

La catastrophe de 79 ayant rayé de la carte Pompéi, Stabies et Herculanium, l'aqueduc continua à fonctionner pour les autres villes. Il subit des réparations importantes sous les Flaviens puis sous Constantin. Il fut rendu inutilisable après une nouvelle éruption en 472. L'empire romain d'Occident disparut peu après (476) et avec lui toute velléité de le remettre en état.

Très peu de vestiges de l'aqua Augusta sont encore visibles sauf le castellum de Pompéi et la Piscina Mirabilis qui sont parvenus à nous dans un état remarquable.

Piscina Mirabilis de Misène (aujourd'hui Baccoli)

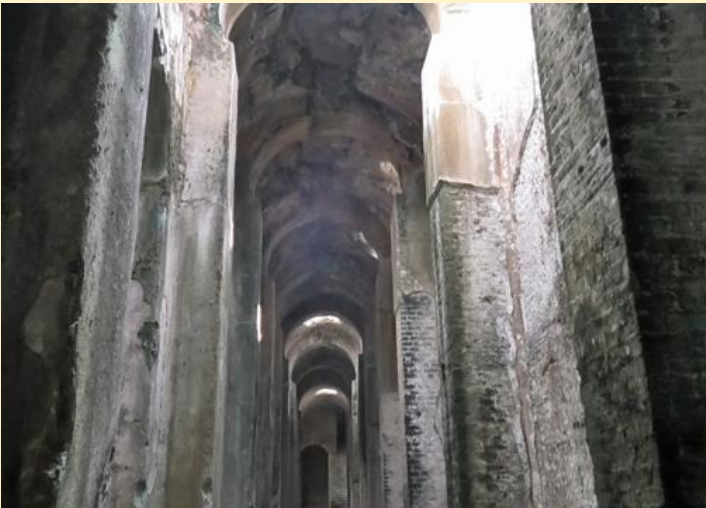
A Baccoli, l'antique Misène où stationnait la flotte romaine,



Piscina Mirabilis à Baccoli



Castellum divisorium à Pompéi



Vue intérieure, vers la sortie de l'eau

on admire l'assez sensationnelle Piscina Mirabilis. C'était un réservoir d'eau potable construit durant la période augustéenne. Il avait pour fonction d'approvisionner en eau les navires de la flotte de Misène.

Le réservoir est entièrement creusée dans le tuf de la colline dominant le port, à 8 mètres au-dessus du niveau de la mer. Haut de 15 mètres, long de 72 mètres et large de 25, il avait une capacité de 12 600 mètres cubes. Il était fermé d'un plafond avec des voûtes en berceau, soutenues par 48 piliers disposés en quatre rangées de 12. L'eau était prélevée par des machines hydrauliques au moyen de petits puits situés sur la terrasse et canalisée vers le port. La structure est réalisée en opus reticulatum et revêtue d'un mortier de tuileau.

L'attribution exclusive du réservoir à la flotte de Misène est aujourd'hui discutée : certains pensent que le réservoir servait aussi aux besoins de Baiès, toute proche. Possible !

En visitant la Piscina Mirabilis, on ne peut s'empêcher de faire une réflexion nîmo-gardoise : l'aqueduc de Nîmes, au moment où son débit était au plus haut, avant que les concrétions ne le limitent, aurait pu remplir ce réservoir trois fois en 24 heures.

Castellum divisorium de Pompéi

L'eau arrivait à Pompéi avec une vitesse probablement élevée compte tenu de la pente importante de l'aqueduc. Elle était répartie dans le castellum divisorium -l'un des deux seuls parvenus jusqu'à nous avec celui de Nîmes- entre trois conduites de plomb dans lesquelles elle circulait sous pression, une pour les fontaines,

une pour les thermes, une pour les riches demeures dotées de l'eau courante, du moins si l'ordre de priorité des fournitures énoncé par Vitruve était respecté.

Comme il se doit, le castellum a été implanté au point le plus élevé de la ville, adossé au rempart et jouxtant la porte du Vésuve. À partir de ce point, le sol descend assez fortement, la différence de niveau atteignant 35 m entre la porte du Vésuve et la porte de Stabies, reliées l'une à l'autre par la « via del Vesuvio » prolongée au Sud par la « via di Stabia ».

Cette forte déclivité permettait d'assurer la distribution de l'eau par gravité. Mais compte tenu de la pente, la pression de l'eau dans les canalisations aurait été excessive. Les techniciens chargés de l'aménagement du réseau urbain ont résolu le problème en multipliant tout au long du parcours de l'eau des tours destinées à casser cette pression. Elles portaient au sommet un bassin de plomb qui recevait l'eau par une conduite montante et la redistribuait avec une pression réduite à la nouvelle hauteur de chute.

Plusieurs de ces tours jouxtent des fontaines publiques aux croisements des principales rues.



Carte n° 2 : A propos de la tombe du plongeur (musée de Paestum)

Au musée du site de Paestum, la tombe du plongeur retient un bon moment l'attention du visiteur.

Il s'agit d'un sarcophage dont les panneaux intérieurs sont peints. Ces panneaux sont considérés comme les exemples les plus anciens de peinture grecque parvenus intacts jusqu'à nous. Le sujet figurant sur le couvercle représente un plongeur. Il est généralement interprété comme l'allégorie du passage de la Vie (le monde connu) vers la Mort (le monde inconnu) symbolisé par la surface courbe de l'océan. Dans son élan vigoureux, le plongeur survole les colonnes d'Hercule qui, pour les Grecs, matérialisaient la limite entre le monde connu et l'inconnu.

Tout aussi intéressant et plus réaliste est la représentation d'un symposium figurant sur les quatre côtés du sarcophage. Le symposium



porte une barbe. L'autre est plus jeune. Il est imberbe.

Aucun doute n'est possible : nous sommes devant une évocation de la pédérastie. Mais, au fait, de quoi s'agissait-il exactement ?



était la discussion suivant un banquet. Les convives - tous des hommes - buvaient en débattant de divers sujets.

Sur les deux grands côtés trois couchettes sont figurées sur lesquelles sont allongés deux couples de convives et un homme seul. Un de ces couples est manifestement en plein échange amoureux : un des hommes tient l'autre par l'arrière de la tête et s'apprête à l'embrasser.



Dans chacun des couples, l'un des hommes est plus âgé : il

Les Grecs anciens semblent avoir été les premiers à avoir organisé et érigé en institution la pédérastie dans certaines cités.

La pédérastie supposait un lien de couple entre un homme et un adolescent et constituait un mode reconnu de formation des élites. L'homme mûr, l'éraсте, préparait l'adolescent, l'éromène, à son rôle d'adulte. En échange, il en recevait de la reconnaissance et des faveurs sexuelles (toujours?).

La Crète offre le modèle le plus ancien d'institution pédérastique. Après en avoir fait l'annonce et obtenu l'accord du père, l'homme procédait à l'enlèvement rituel du garçon, le rapt pédérastique. Commenait alors pour ce dernier une période d'apprentissage. Pendant toute cette période, le couple partageait également des activités sexuelles. On considérait comme normal que le jeune garçon s'offre à son amant, en marque de reconnaissance pour les efforts qu'il consacrait à sa formation. À l'issue de cette période, le garçon était reconduit dans la cité, où l'on fêtait son retour et sa renaissance sociale, publiquement et à grands frais. Parmi les nombreux présents, trois cadeaux rituels étaient obligatoires : un bœuf, qui manifestait sa capacité à sacrifier aux dieux, une armure, qui marquait son entrée dans le groupe des citoyens-soldats et une coupe lui permettant de participer au banquet ou symposium, festin civique masculin. On reconnaissait alors l'éphèbe à la fois comme homme et comme citoyen.

Sparte imposait à tous ses citoyens de nouer une relation

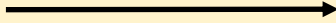
pédérastique. Mais l'homme devait au préalable gagner l'affection du garçon, à la différence du cas de la Crète ou de nombreuses autres cités grecques, où cette affection n'était pas requise.

Thèbes est célèbre pour son bataillon sacré (*Hiéros Lokhos*) de trois cents combattants, formé de couples pédérastiques. À Leuctres, ils écrasèrent Sparte. Il fallut attendre Philippe II de Macédoine, qui l'extermina, pour en venir à bout. Ils furent vaincus à Chéronée, écrasés par la cavalerie macédonienne menée par Alexandre.

Athènes offre l'exemple le plus significatif de l'évolution d'une institution éducative aristocratique et guerrière en une pratique érotique. L'aspect guerrier s'effaça progressivement et des garçons jeunes et délicats furent préférés à des adolescents plus vigoureux et guerriers. Que ce fût la passion amoureuse ou le pur désir sexuel qui prit le dessus, le résultat fut le développement d'une quasi-prostitution parmi les fils de citoyens.

Platon fut de ceux qui s'élevèrent contre le dévoiement de la pédérastie institutionnelle. Dans *Le Banquet*, il la défend à travers le discours de Pausanias, pour qui ces relations seraient une manifestation d'un Eros Céleste, faisant de l'amour pédérastique un amour supérieur. Les relations pédérastiques perdurèrent en Grèce jusqu'à leur interdiction tardive par l'Empire romain, après la reconnaissance du christianisme comme religion officielle, puis seule religion d'État.

Autre couple éraсте/éromène, les Tyrannoctones

Copie d'une statue grecque en bronze en provenance de la collection Farnèse 

Un autre des temps forts de notre voyage en Campanie a été la visite du prodigieux musée de Naples. Dans ce musée, nous avons abondamment commenté les statues des Tyrannoctones, un couple pédérastique célèbre à Athènes pour avoir assassiné le tyran Hipparque et préparé ainsi le retour à la démocratie.

Aristogiton, l'éraсте, était un Athénien pauvre tandis que son jeune amant Harmodios appartenait aux cercles aristocratiques de la cité. Selon Thucydide, Harmodios repoussa les avances d'Hipparque, un des Pisistratides (tyrans descendants de Pisistrate, qui gouvernaient alors la cité) qui se venge en humiliant publiquement la soeur d'Harmodios.

L'outrage incite Harmodios et Aristogiton à se débarrasser d'Hipparque et surtout de son frère Hippias, le véritable maître de la cité. Les amants recrutent rapidement une petite bande ; leur plan est de profiter du défilé des Grandes Panathénées pour assassiner Hipparque et Hippias.

Le jour dit, Harmodios et Aristogiton observent un des conjurés conversant avec Hippias entouré de ses gardes. Craignant d'avoir été trahis, ils rebroussent chemin et rencontrent sur leur route Hipparque sans son escorte. Ils le poignent. Harmodios est rapidement tué par les gardes. Aristogiton s'enfuit dans la foule. Il est arrêté peu après, torturé et exécuté, non sans avoir eu le temps de dénoncer ses complices, tous aristocrates.

Bien que tout ne soit pas exemplaire, loin de là, dans leur aventure, Harmodios et Aristogiton sont traités comme des héros

après la chute d'Hippias (-510), quitte à minorer le rôle de la famille aristocratique des Alcméonides, véritables artisans du renversement d'Hippias. Des statues en bronze, œuvre d'Anténor, sont érigées en leur honneur sur l'agora. Pausanias et Pline s'accordent à dire que ce sont les premières statues officielles de la cité.

Les deux statues du Musée archéologique de Naples trouvées à la villa Adriana sont des copies des statues d'Anténor. Elles représentent, légèrement plus grands que nature, à droite Harmodios, bras droit levé et tenant un poignard, prêt à frapper ; à gauche, Aristogiton tendant en avant son bras gauche recouvert d'un manteau, sans doute pour se protéger, tandis que son bras droit, armé, est rejeté en arrière. Cette iconographie est reprise sur des peintures de vase grec, en particulier sur le bouclier d'Athéna sur une amphore panathénaïque datée de 400 av. J.-C. environ, sur des monnaies et, en bas-relief, sur le trône d'Elgin (trône de marbre ayant appartenu à lord Elgin, actuellement conservé à la villa Getty) daté de -300 environ, attestant de la popularité durable des Tyrannoctones.



Carte n°3 Portrait de Sappho au musée de Naples

Parmi les centaines d'œuvres et d'objets qui captivent le visiteur du musée de Naples, le laissant étourdi devant tant de beauté, j'ai un faible particulier pour le portrait supposé de Sappho.

Sappho, saphisme, Lesbos, lesbianisme. L'homosexualité (vraie ou légendaire) de la poétesse évoque des thèmes actuels, mais que sait-on de la poétesse et de la musicienne ? Elle qui, pour les Grecs, était la poétesse, quand Homère était le poète.

Sappho a vécu au tournant des 7ème et 6ème siècle (Vers 630– Vers 570) à Mytilène, capitale de l'île de Lesbos.

Elle était, écrit un auteur antique, « petite, noire et contrefaite », ce que n'indique pas son portrait supposé qui la montre d'une beauté sereine et réfléchie, tenant à la main les instruments de son art, le stylet qu'elle porte pensivement aux lèvres et les tablettes.

Très célèbre durant l'Antiquité, son œuvre poétique ne subsiste qu'à l'état de fragments.

Sappho animait un groupe de jeunes filles de l'aristocratie appelé « maison consacrée aux muses », actif en particulier durant les cérémonies de mariage. Ces jeunes filles sont désignées par la poétesse notamment par le terme d'hétaïres, ou « compagnes ». Les activités de ce groupe sont similaires à celles d'un chœur lyrique féminin : danse et chants.

Une épigramme anonyme de l'Anthologie palatine en donne un aperçu :

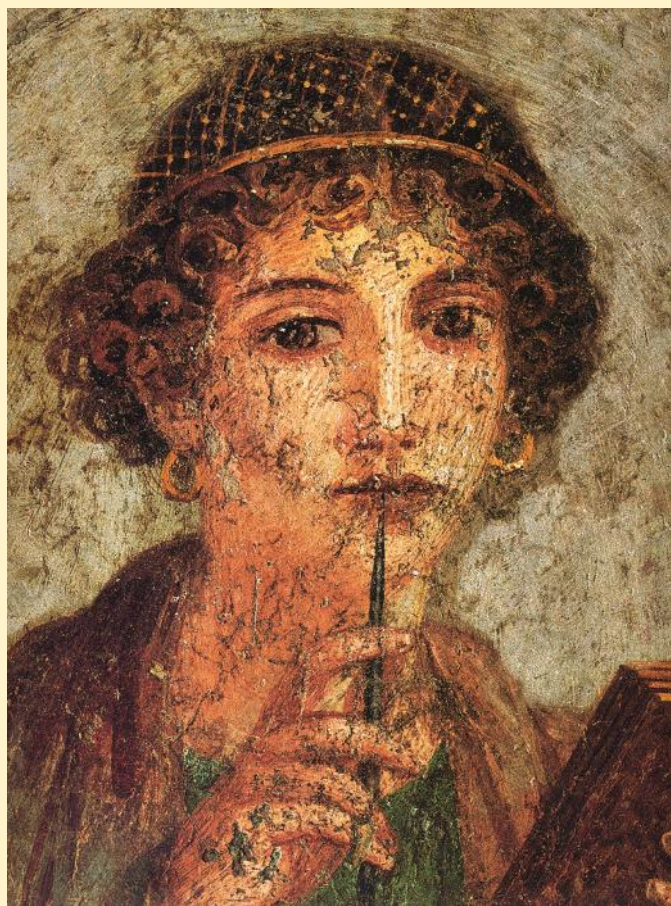
« Allez au temple radieux de la belle Héra, Lesbiennes, en formant des danses légères. Là, organisez en l'honneur de la déesse un chœur magnifique : Sappho le conduira avec sa lyre d'or. Qu'à ses accords vous danserez avec joie ! Oui, vous croirez entendre le doux hymne de Calliope elle-même. »

Le rôle de Sappho au sein de son groupe était pédagogique. L'éducation reçue par ces jeunes filles, de nature musicale et placée sous le signe d'Aphrodite, était dispensée sous une forme initiatique et ritualisée et visait à leur faire acquérir les qualités requises dans le cadre du mariage.

Cette éducation faisait-elle une large place à l'homosexualité ? Quel parallèle peut-on établir avec la pédérastie qui caractérisait les rapports entre hommes « faits » et adolescents dans l'aristocratie de certaines cités ? Ces questions sont intéressantes, mais l'essentiel est ailleurs : Sappho a été une artiste d'une considérable réputation tandis que l'influence qu'elle exerçait sur ses hétaires secouait la société de son époque (mais a été combattue plus tard).

Plus de cent auteurs anciens l'ont citée ou ont parlé d'elle. Platon la qualifie de « dixième Muse ». Solon a écrit après avoir entendu la lecture d'un de ses poèmes : « mon désir est de l'apprendre et de mourir ensuite », ce qui n'est pas un mince compliment.

Il ne reste que peu de traces de ses écrits : un seul poème est arrivé jusqu'à nous dans son intégralité, l'Hymne à Aphrodite.



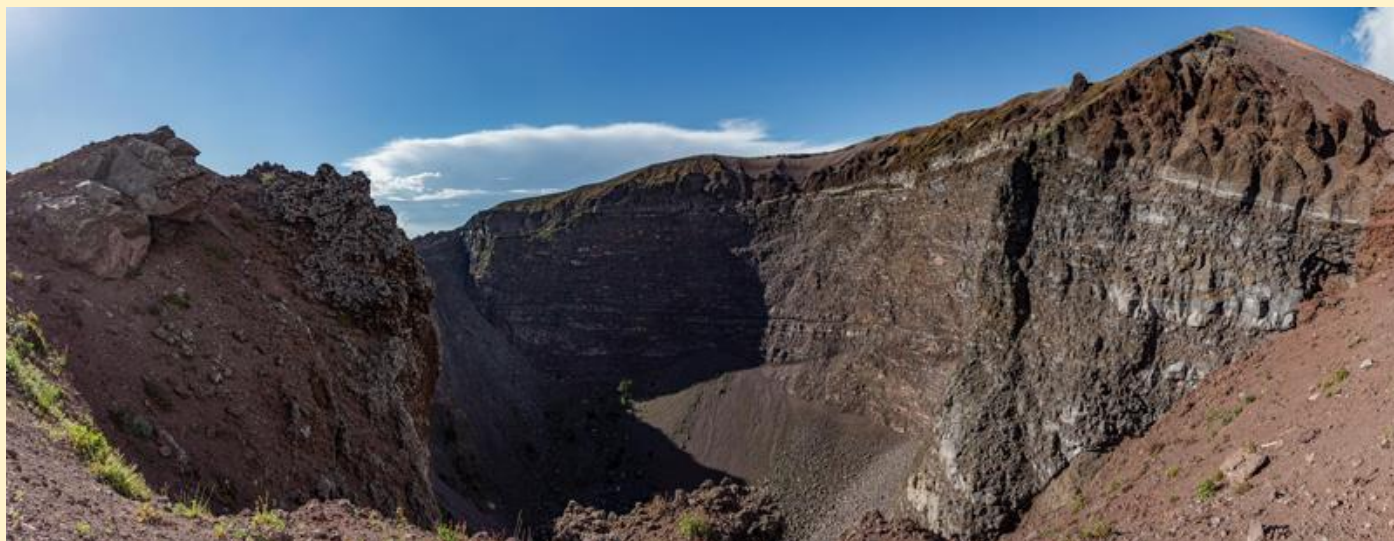
Hymne à Aphrodite (traduction de Renée Vivien):

« Toi dont le trône est d'arc-en-ciel, immortelle Aphrodite, fille de Zeus, tisseuse de ruses, je te supplie de ne point dompter mon âme, ô Vénéral, par les angoisses et les détresses. Mais viens, si jamais, et plus d'une fois, entendant ma voix, tu l'as écoutée, et, quittant la maison de ton père, tu es venue, ayant attelé ton char d'or. Et c'était de beaux passereaux rapides qui te conduisaient. Autour de la terre sombre ils battaient des ailes, descendus du ciel à travers l'éther. Ils arrivèrent aussitôt, et toi, ô Bienheureuse, ayant souri de ton visage immortel, tu me demandas ce qui m'était advenu, et quelle faveur j'implorais, et ce que je désirais le plus dans mon âme insensée. « Quelle Persuasion veux-tu donc attirer vers ton amour ? Qui te traite injustement, Psappha ? Car celle qui te fuit promptement te poursuivra, celle qui refuse tes présents t'en offrira, celle qui ne t'aime pas t'aimera promptement et même malgré elle. » Viens vers moi encore maintenant, et délivre-moi des cruels soucis, et tout ce que mon cœur veut accomplir, accomplis-le, et sois Toi-Même mon alliée. »



Sappho et Alcée (son amant?). Vase de Munich, vers 480 av JC

Carte n°4 : le Vésuve (nous ne l'avons pas vu mais il nous a fait abondamment parler!)



Un des temps forts espérés de notre séjour à Naples était la visite du Vésuve. Ce fut un fiasco complet car nous ne pûmes accéder au sommet du volcan. La conjugaison redoutable de mesures anti-covid idiotes et de la négligence de notre agence fit que nous nous « cassâmes le nez » à la porte du parc gérant l'accès au cratère.

Notre frustration est une bonne raison pour parler, une fois n'est pas coutume, de ce que nous n'avons pas vu.

Culminant actuellement à 1281 mètres, le sommet du Vésuve est double. Le mont Somma au nord, entoure partiellement le cône actuel. C'est un vestige de l'ancien édifice plus élevé, détruit par l'éruption de 79.

Le Vésuve est un volcan de type explosif doté d'un cratère de 300 mètres de profondeur et 400 mètres de diamètre. Ce cratère est bouché : le magma se trouve à une dizaine de kilomètres de profondeur. Si le Vésuve n'est actuellement plus en éruption, il reste en activité : les secousses telluriques sont nombreuses (plus de 700 par an) et des fumerolles continuent à relâcher des gaz. Aussi est-il sous surveillance constante.

Ce cône volcanique fait partie de l'arc campanien, comme les champs Phlégréens, le mont Époméo sur l'île d'Ischia et plusieurs volcans sous-marins. Cet arc forme l'extrémité méridionale d'une plus large chaîne volcanique résultant du processus de subduction qui s'étale au nord-ouest le long de la côte tyrrhénienne jusqu'au sud de la Toscane. Il est le seul volcan à être entré en éruption au cours de l'histoire récente.

L'éruption du 24 octobre 79

Au cours des trois siècles précédents l'éruption de 79, le volcan avait été calme. Les écrivains romains le décrivaient couvert de jardins et vignobles, excepté son sommet rocailleux. À l'intérieur d'un large cercle de falaises presque perpendiculaires se trouvait un espace plat assez large pour abriter le cantonnement de l'armée du rebelle Spartacus en 73 av JC. Le Vésuve semble n'avoir eu qu'un seul sommet à cette époque, à en juger par une peinture murale, « Bacchus et le Vésuve », découverte à Pompéi dans la

«Maison du Centenaire ».



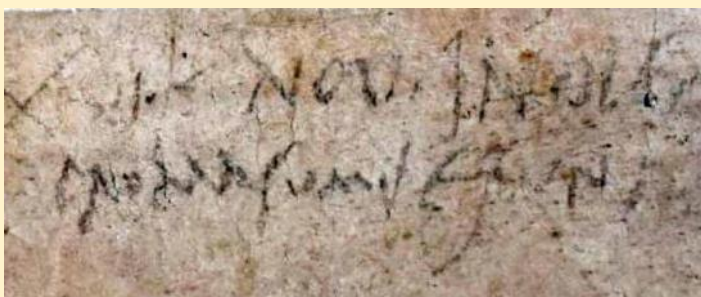
Plusieurs auteurs antiques avaient toutefois identifié sa nature volcanique notamment Strabon, Vitruve et Diodore de Sicile.

Le puissant tremblement de terre du 5 février 62 qui a causé des ravages tout autour de la baie de Naples et particulièrement à Pompéi fut peut-être un signe avant-coureur de la catastrophe de 79, d'autant plus qu'il fut suivi en 64 d'un autre séisme de moindre amplitude. Ce dernier séisme est rapporté par Suétone dans sa biographie de Néron et par Tacite dans le livre XV des Annales car il survint pendant que Néron se produisait à Naples, pour une

représentation publique. Suétone raconte que l'empereur a continué à chanter durant les secousses. Le théâtre s'est effondré peu de temps après la sortie du public.

Au début du mois d'août 79, les fontaines et les puits s'assèchent. De petits tremblements de terre commencent le 20 octobre 79, devenant de plus en plus fréquents. Ces avertissements ne sont pas compris et beaucoup d'habitants négligent de se mettre en sécurité.

L'éruption proprement dite débute le 24 octobre 79 à la mi-journée. Longtemps, les auteurs ont cru qu'elle avait eu lieu le 24 août. Cette erreur de date, résultant d'une corruption du texte de Pline le Jeune relatant la catastrophe, a été rétablie tout récemment, après la dernière campagne de fouilles à Pompéi. En 2018, un graffiti a été retrouvé dans la maison dite « Maison au jardin » : l'inscription contient la date **XVI K NOV**, le seizième jour avant les calendes de novembre, soit le 17 octobre. Tracé au charbon de bois, le graffiti ne pouvait avoir été écrit que depuis peu de temps, donc en 79. Cette découverte permet de fixer de façon certaine la date de la catastrophe au 24 octobre 79.



L'éruption du Vésuve s'est déroulée en deux phases :

Le volcan a explosé, projetant à plusieurs dizaines de kilomètres de hauteur un nuage de matériaux volcaniques que le vent a poussé vers Pompéi et sa région. En retombant sous l'effet de leur propre poids, les matériaux projetés ont recouvert la région de trois mètres de pierre ponce et de cendres. Cette phase a duré 18 à 20 heures. La pluie de pierre ponce et de cendre a sans nul doute blessé ou tué certains habitants qui tentaient de fuir. L'accumulation des matériaux sur les toitures, provoquant leur effondrement,



en a tué d'autres qui croyaient s'être mis à l'abri. Pendant cette première phase, Herculanium est restée à l'écart des conséquences de la catastrophe, mais on imagine l'effet effrayant que pouvait faire le fracas de l'éruption et l'obscurcissement du ciel.

Les observations de Pline le Jeune

Le seul témoin oculaire survivant fiable, Pline le Jeune, âgé de 17 ans à l'époque de l'éruption, relate l'événement dans deux lettres adressées en 104 à l'historien Tacite. Observant depuis Misène, il contemple un nuage extraordinairement dense et croissant rapidement au sommet de la montagne :

« Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne sortait ce nuage ; l'événement a découvert depuis que c'était du mont de Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre ; car, après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendait une espèce de feuillage. Je m'imagine qu'un vent souterrain violent le poussait d'abord avec impétuosité et le soutenait ; mais, soit que l'impulsion diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaibli par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre ; il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre. »

Après quelque temps, il décrit le nuage s'élançant au bas des flancs de la montagne et recouvrant tout sur son passage, y compris la côte environnante. On sait aujourd'hui qu'il s'agissait d'une nuée ardente.

La seconde phase a consisté en l'émission de coulées pyroclastiques ou nuées ardentes, des aérosols denses de gaz volcaniques et de particules de taille variable, de la cendre volcanique aux rochers pesant plusieurs tonnes, qui circulaient à grande vitesse (jusqu'à 600 km/h et haute température -plusieurs centaines de degrés).

Deux nuées ardentes ont envahi Pompéi, brûlant et asphyxiant les retardataires. Herculanium a reçu la majeure partie des nuées et a été ensevelie sous une couche d'une vingtaine de mètres d'épaisseur de cendre et de dépôts pyroclastiques.

On ne connaît pas le bilan humain de la catastrophe de 79. Il semble vraisemblable que tous ceux qui n'avaient pu fuir à temps ont été tués.

Les villes ensevelies ont disparu rapidement de la mémoire des populations. Plus personne ne s'en souvenait jusqu'aux premières découvertes du 18^{ème} siècle. Mais la gangue de matériaux volcaniques en a préservé efficacement les restes et, lors de leur découverte, elles ont livré plus de vestiges que n'importe quelle ville ravagée par des destructions humaines.

Depuis l'éruption de 79, le Vésuve est entré en éruption plus d'une trentaine de fois. En 203, Dion Cassius en est témoin. En 472, le Vésuve éjecte un tel volume de cendre que des retombées sont signalées à Constantinople. L'éruption de 512 est si destructrice que les habitants se voient accorder une exemption de taxes par Théodoric le Grand, roi ostrogoth d'Italie. Des éruptions importantes se déroulent en 685, 787, 968, 991, 999, 1007 et 1036, cette dernière avec, pour la première fois, la mention d'une coulée de lave dans les chroniques. Le volcan entre dans une phase d'inactivité à la fin du XIII^e siècle et les jardins et les vignobles reprennent possession de ses flancs. L'intérieur du cratère se couvre de broussailles.

Le Vésuve se réveille le 16 décembre 1631. Après plusieurs signes précurseurs - un gonflement du fond du cratère, de légers tremblements de terre et l'assèchement de sources - le Vésuve commence à émettre un haut nuage de cendre suivi, quelques heures plus tard, par une première émission importante de lave, obligeant la majeure partie de la population à se réfugier à Naples. À

cause de pluies incessantes, des pluies de boue succèdent aux retombées de cendres sur presque toute la région, jusqu'à Naples directement menacée.

Cette éruption marque le début d'une nouvelle phase particulièrement destructrice et pratiquement continue, avec de violentes éruptions en 1660, 1682, 1694, 1698, 1707, 1737, 1760, 1767, 1779, 1794, 1822, 1834, 1839, 1850, 1855, 1861, 1868, 1872, 1906, 1926, 1929 et mars 1944. L'éruption de 1906 tue plus de 100 personnes et éjecte plus de lave qu'il n'en avait jamais été mesuré lors d'une éruption du Vésuve.

Le dernier événement majeur se déroule en 1944. Plusieurs villages sont détruits ainsi qu'une partie de l'aviation américaine qui venait d'être débarquée en vue de la libération de l'Italie (88 bombardiers B25 détruits). Du fait de la destruction de ces avions, l'offensive américaine en Italie est arrêtée jusqu'à leur remplacement.

Depuis 1944, le Vésuve ne s'est pas manifesté, ce qui peut faire craindre un réveil brutal. C'est ce que semble indiquer le cycle du Vésuve.

Le cycle éruptif du Vésuve

Les grandes éruptions pliniennes ayant émis des quantités de magma égales ou supérieures à 1 km³, la plus récente étant celle de 79, sont survenues après des périodes d'inactivité de quelques milliers d'années. Les éruptions sub-pliniennes ayant émis des volumes d'approximativement 0,1 km³ comme celles de 472 ou 1631 ont été séparées par des intervalles de quelques centaines d'années. Depuis l'éruption de 1631 jusqu'à celle de 1944, presque chaque décennie a vu une ou plusieurs petites éruptions émettant entre 0,001 et 0,01 km³ de magma. Il semble que, pour le Vésuve, la quantité de magma expulsé dans une éruption augmente grossièrement de façon linéaire en fonction de l'intervalle avec la dernière à raison de 0,001 km³ par an.

Er Au cours des derniers siècles, les phases d'accalmie ont varié de 18 mois à 7 ans et demi, faisant de la phase actuelle d'inactivité la plus longue de ces 500 dernières années. Bien que le Vésuve ne semble pas devoir s'ébranler dans le futur immédiat, le danger est considéré comme très grand notamment à cause de la densité humaine très forte habitant sur le volcan et ses environs immédiats (600 000 personnes en zone rouge, pour une population totale de l'agglomération de Naples de 4 millions d'habitants).



Le Vésuve en éruption en 1944 et ses effets sur l'aviation américaine (88 bombardiers B25 détruits)



Ci-dessous Pierre-Jacques Volaire L'éruption de 1779.

Peintre vedutiste français établi à Naples, Volaire s'était fait une spécialité des représentations de l'éruption du Vésuve, à laquelle il avait assisté, vue sous l'angle choisi par le client.



Attila, personnage infréquentable ou communication défailante?

Par Jean-Yves Gréhal

Attila naît au tournant du V^{ème} siècle (395 ?). Il est le fils de Moundzouk, frère des rois Octar et Ruga qui règnent conjointement sur les Huns.

Sa jeunesse se déroule dans un monde chamboulé par l'irruption des Huns. Ces derniers ont traversé la Volga dans les années 370 et annexé le territoire des Alains. Ils se sont attaqués ensuite aux royaumes goths jusqu'aux Carpates et aux rives du Danube. Les peuples germaniques n'ont pas trouvé de parade aux tactiques des Huns : très mobiles, leurs archers à cheval ont acquis une réputation d'invincibilité. Les Goths se sont soumis aux envahisseurs et ont été intégrés dans leurs hordes ou se sont enfuis vers l'ouest et le sud, c'est-à-dire vers les frontières de l'empire romain, délimitées par le Rhin et le Danube. En 376, les Goths ont passé le Danube avec l'autorisation de l'empereur Valens. Ils se sont rebellés dès 378, écrasant les troupes romaines à Andrinople et tuant l'empereur.



Huns subjuguant les Alains

Les Huns dominent un vaste territoire aux frontières floues déterminées par l'assujettissement d'une constellation de peuples plus ou moins autonomes. Certains sont assimilés. Beaucoup conservent leurs rois. D'autres sont tributaires ou reconnaissent la suzeraineté théorique du roi des Huns mais restent indépendants.

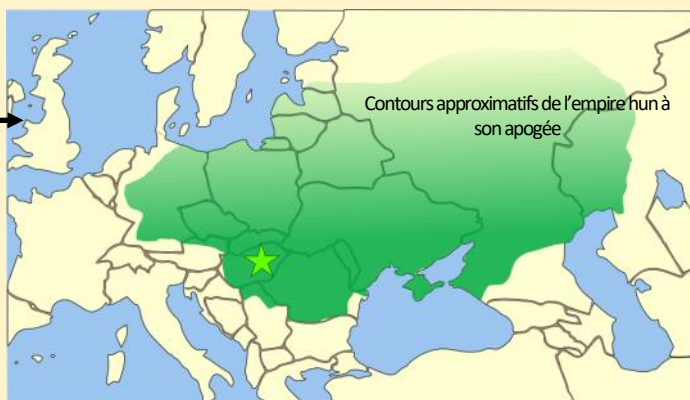
Lorsqu'Attila devient adulte sous le règne de son oncle Ruga, les Huns sont devenus une grande puissance au point que l'ancien patriarche de Constantinople Nestorius en vient à décrire la situation en ces termes : « Ils sont devenus les maîtres et les Romains les esclaves ».

Bien que les Huns soient directement la source des problèmes des Romains dont l'Empire s'effrite sous les coups de boutoir des Germains, les deux empires entretiennent des rapports « constructifs » : les seconds utilisent les premiers comme mercenaires contre les Germains (les Huns aident à contenir les Germains qu'ils ont poussés chez les Romains !) et même dans leurs guerres civiles. Cette alliance dure de 401 à 450 et permet aux Romains de remporter quelques succès et de « colmater des brèches ». Les Huns considèrent que les Romains leur versent des tributs tandis que ceux-ci préfèrent penser qu'ils leur octroient des subsides contre des services rendus.



Eugène Delacroix
Attila foulant aux pieds les arts et l'Italie
(détail)

Manifestation de ces bonnes relations, les échanges d'otages. Le jeune Attila est envoyé à la cour de Constantinople où il passe plusieurs années. Il y côtoie le jeune Aetius qu'il affrontera aux Champs Catalauniques et il aura tout le loisir d'observer l'immense richesse de l'empire romain d'Orient ainsi que les faiblesses de son organisation. Les enseignements retirés de ce séjour lui donneront des armes dans la politique de prédation qu'il mènera contre l'Empire romain (d'Orient d'abord, d'Occident ensuite).



Contours approximatifs de l'empire hun à son apogée

Attila devient roi

En 434, Ruga meurt et ses neveux Bléda et Attila deviennent rois ensemble.

De 435 à 440, leur règne est marqué par les succès des Huns face à l'Empire romain d'Orient. Le traité de Margus prévoit un doublement du tribut annuel versé par Constantinople, soit 700 livres d'or. Durant cette période, les Huns étendent leur empire

jusqu'aux Alpes, au Rhin et à la Vistule.

Pourtant, dès 440, l'entente entre les deux frères se détériore. L'invasion de l'Arménie romaine par les Perses sassanides détournant momentanément de Constantinople l'attention des Huns, Bléda attaque l'Empire romain d'Orient. Attila, qui a entamé de son côté des pourparlers avec un représentant de Constantinople, n'aide son frère qu'au tout dernier moment, au siège de Sirmium, en 441. Il ne le fait sans doute que pour éviter d'être lésé lors du partage du butin.

Fin 444 ou début 445, Attila attire Bléda dans un piège et l'assassine. Il devient le seul roi des Huns.

Portrait d'Attila

« Sa taille était courte, sa poitrine large, sa tête très grosse. De petits yeux, la barbe clairsemée, les cheveux grisonnants, le nez aplati, le teint mat, il reproduisait ainsi les caractéristiques de son origine. » Jordanès, Histoire des Goths, XXXV.

L'ambassadeur romain Priscus est surpris de son apparence et son comportement simples, sans bijoux ni vêtements de luxe; il mange dans de la vaisselle de bois alors que ses invités sont servis dans de la vaisselle d'or. Cette simplicité est aux antipodes du cérémonial à la cour de Rome ou de Constantinople où l'empereur vit dans un luxe ostentatoire et un protocole écrasant. Cette austérité dans l'apparence est calculée de façon à impressionner ses visiteurs par un effet de contraste.

Attila dispose de nombreuses épouses et utilise les mariages pour nouer des alliances dynastiques et diplomatiques. La plus importante est Érekan, mère d'Ellac, son fils aîné et successeur désigné, et de deux autres fils. Attila aurait eu de nombreux autres fils mais seuls trois sont connus avec certitude: Ellac, Dengitizic et Er-nakh.

Organisation de l'empire

Sous le règne d'Attila, l'Empire hunnique ne connaît pas d'expansion territoriale notable. La nouveauté réside dans la concentration des pouvoirs dans les mains d'un seul homme après le meurtre de Bléda. Une capitale est édifée dont l'emplacement exact n'est pas connu. Elle est construite en bois tout comme le vaste palais royal qui impressionne les ambassadeurs romains en 449. Attila dispose de plusieurs autres résidences de taille plus mo-

deste, relais de son pouvoir à travers son vaste territoire.

Pour régner sur une confédération de peuples nomades et sédentaires très différents, Attila ne dispose pas d'une administration organisée. Sa puissance repose sur des élites garantes du ralliement de leurs peuples. Le premier cercle dirigeant appartient à une souche princière hunnique mais nombre de personnages importants sont d'une ethnie différente. Si Onégèse, son bras droit, est Hun, son secrétaire Flavius Oreste (qui installera son fils Romulus sur le trône d'Occident. Déposé par Odoacre en 476, il sera le dernier empereur d'Occident) est un Romain de Pannonie. Les peuples soumis ou alliés aux Huns conservent souvent leurs propres rois comme Edéon, roi des Skires (père d'Odoacre, qui mit fin à l'Empire d'Occident), Ardaric, roi des Gépides, Candac, roi des Alains, et Valamir, roi des Ostrogoths.



Guerre et diplomatie

L'action d'Attila est essentiellement connue par ses relations avec les autres peuples et avec l'Empire romain en particulier.

« Terroriser pour rançonner ». La stratégie d'Attila pourrait se résumer en ces termes. L'extrême brutalité des attaques des Huns pousse les autres états à s'en protéger en versant des tributs de plus en plus élevés ou à se soumettre à la domination des Huns.

Selon l'historien Otto John Maenchen-Helfen, les Huns vivent en pasteurs guerriers de l'élevage de chevaux et de moutons et, quand ils deviennent « les maîtres de populations paysannes,



Représentation de deux cavaliers hunns.

Détails avérés:

- > Les chevaux de petite taille;
- > La monte des cavaliers sans étriers (on ne distingue pas les hauts dossiers des selles);
- > L'arc à double courbure constituant l'arme principale des cavaliers hunns. Ils pouvaient tirer vers l'avant en chargeant ou vers l'arrière, lorsqu'ils attiraient leurs poursuivants en feignant la fuite.

comme les Germains et les Sarmates, ils trouvent plus simple et agréable de les rançonner que de travailler eux-mêmes ». L'historien Michel Rouche les qualifie de « société de prédateurs ». Galvanisés par leurs succès, les aristocrates hunniques deviennent de plus en plus avides. Pour légitimer son pouvoir et accroître sa richesse, Attila doit maintenir les États voisins sous pression. Ainsi il saisit tous les prétextes pour accroître ses intimidations, sommations et revendications.

Offensive contre Constantinople

Le 27 janvier 447, un tremblement de terre détruit une grande partie de la muraille théodosienne de Constantinople et dévaste de nombreuses villes et villages de la province de Thrace. La destruction des silos entraîne une famine importante. Attila profite de l'occasion pour mobiliser toutes ses troupes : il franchit le limes et pénètre en Dacie aurélienne. Les troupes romaines stationnées à Marcianopolis tentent de lui couper la route de Constantinople mais sont écrasées à la bataille de l'Utus.

Les Huns pillent les provinces de Mésie, de Macédoine et de Thrace. L'empereur d'Orient, Théodose II, se concentre sur la défense de sa capitale mais Attila n'attaque pas Constantinople et se retire avec un immense butin.

D'après négociations de paix commencent. En 449, Théodose tente de se débarrasser d'Attila : il lui envoie une ambassade prétendument chargée de finaliser le traité de paix. En fait, son objectif est d'assassiner l'empereur hun. Cinquante livres d'or sont versées à Edéon, roi des Skires, peuple germanique vassal des Huns, mais celui-ci dénonce le plan et fait échouer le complot.

Sans apparemment s'émouvoir de cet échec, Théodose a l'habileté de faire traîner les négociations tout en renforçant ses troupes pour rééquilibrer le rapport de force. En 450, le traité de paix prévoit un retour à la situation territoriale d'avant 447 et la restitution des prisonniers romains en échange du paiement d'un tribut que l'on devine important (son montant n'est pas connu).

Le 28 juillet 450, l'empereur Théodose II meurt accidentellement. Le « parti des bleus », les sénateurs et les aristocrates, triomphe avec l'avènement de Marcien. Le tempérament belliqueux du nouvel empereur d'Orient, farouchement opposé à l'idée d'acheter la paix avec les Barbares, pousse-t-il Attila à changer de stratégie? Il laisse Constantinople se relever et choisit de réserver ses attentions à l'empire d'Occident.

Casus belli en Occident

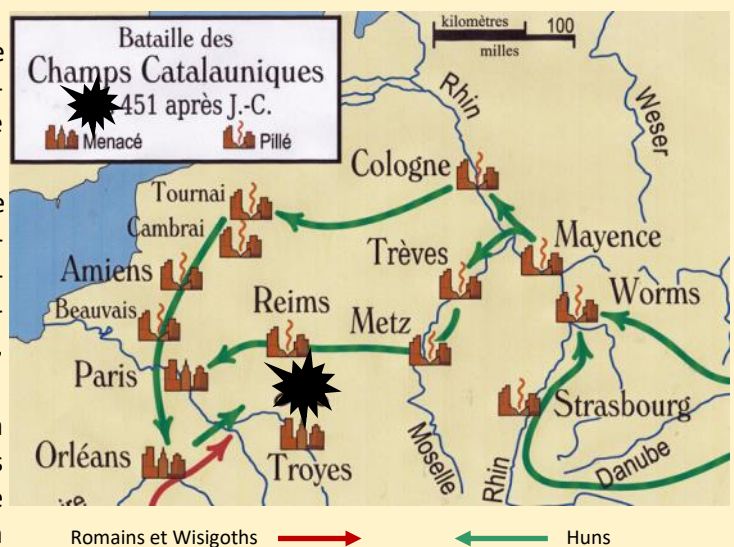
Attila se montre de plus en plus agressif envers l'Empire romain d'Occident. En 448, il a accepté de recevoir à sa cour le chef d'une bagaude en fuite qui veut le pousser à la guerre en Gaule. En 449, il s'oppose à Rome dans une querelle de succession chez les Francs. Enfin en 450, survient le vaudeville d'Honorina. Sœur de l'empereur Valentinien III, Honorina est « Augusta » et donc officiellement investie d'une partie de la dignité impériale. En raison de ses frasques, Valentinien décide de la marier contre sa volonté à un vieux sénateur. Pour se venger, Honorina envoie son anneau sigillaire à Attila en lui demandant son aide et en lui promettant le mariage. C'est pour Attila une occasion rêvée pour légitimer une intervention en Occident. Il réclame, en plus de la main d'Honorina, que la Gaule lui soit remise en dot. Valentinien III refuse toute négociation. Marcien l'encourage à rester ferme et lui promet son

aide.

Le contexte paraît favorable aux Huns : la Gaule est secouée par des révoltes. Attila espère en outre que les Wisigoths ne respecteront pas le foedus qui les lie aux Romains et qu'il pourra affronter ses ennemis séparément, voire convaincre les Wisigoths de se rallier à lui. Les Wisigoths honorent les engagements du foedus, déjouant les calculs d'Attila. L'armée romaine est commandée par le patrice Aetius et l'armée des Wisigoths par Théodoric, leur roi.

Échec de l'invasion de la Gaule

Attila se lance au printemps 451 dans une campagne contre la Gaule à la tête d'une armée réunissant les Huns et leurs vassaux germaniques, Gépides, Ostrogoths, Skires, Suèves, Alamans, Hérules, Thuringiens, Francs ripuaires (les Francs saliens étant alliés aux Romains), Alains et Sarmates. Les effectifs sont impossibles à évaluer mais certainement très nombreux.



Attila se présente devant Divodurum Mediomatricorum, l'actuelle Metz, qui refuse de se rendre. Le 7 avril 451, alors qu'il désespère de s'emparer de la ville, la muraille sud s'effondre. Les Huns, exaspérés par un long siège, massacrent la population.

Pour les Chrétiens, sainte Geneviève aurait, par ses prières, sauvé Paris du sort des villes prises par les conquérants Huns. Toujours est-il qu'Attila délaisse Paris et se dirige vers Orléans qui résiste vigoureusement aux assauts des Huns. Le siège dure plusieurs semaines, ce qui laisse aux Romains et Wisigoths le temps nécessaire pour regrouper leurs troupes et se préparer à la bataille. Attila lève le siège et se dirige vers l'est (pour se replier vers le Rhin?). L'affrontement a lieu aux Champs Catalauniques, près de Châlons en Champagne. Le combat est incertain et fait de nombreuses victimes, dont Théodoric, le roi des Wisigoths, mais globalement la victoire revient aux Romains et à leurs alliés. Attila poursuit sa retraite vers l'est mais Aetius ne peut le poursuivre car les Wisigoths l'ont quitté pour retourner à Toulouse, leur capitale, régler entre ses fils la succession de leur roi.

Malgré quelques succès mineurs et son lot de destructions, la campagne d'Attila en Gaule est un échec. Il n'a pu trouver aucun allié sur place et, une fois unis, ses adversaires ont été les plus forts. Ses pertes sont élevées et, dans sa retraite, il abandonne une partie du butin. Pour maintenir son autorité à l'intérieur et

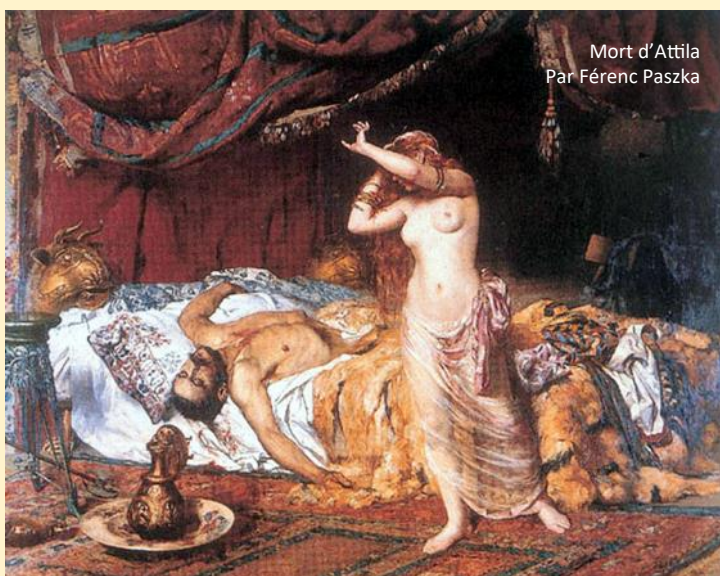
son prestige (ou la crainte qu'il inspire) à l'extérieur, Attila doit agir, c'est pourquoi il organise une autre campagne dès l'année suivante.

Invasion de l'Italie

Au printemps 452, Attila passe les Alpes et prend Aquilée après un long siège puis s'empare de Padoue, Vérone, Milan et Pavie. Rome est menacée. Aussi Valentinien décide-t-il de négocier. Le 11 juin 452 il envoie une délégation composée du pape Léon Ier, d'un ancien consul et d'un ancien préfet du prétoire. Attila accepte un traité car son armée est victime d'une épidémie et surtout son empire est attaqué à l'est par les troupes de Marcien, résolu à porter secours à Rome. Attila se retire avec un butin immense, non sans menacer les ambassadeurs romains de revenir l'année suivante si Honoria et sa dot ne lui sont pas remises.

Mort et succession

Début 453, Attila meurt de façon soudaine et inattendue dans son sommeil, étouffé par un saignement de nez durant la nuit de noces avec la burgonde Ildico, qui est retrouvée au matin, prostrée près du cadavre.



Mort d'Attila
Par Ferenç Paszka

Sa succession dégénère en pugilat entre ses fils, dont les principaux sont Ellac, Dengitizic et Ernakh. Ancien allié d'Attila, le roi Ardaric et ses Gépides soulèvent les peuples fédérés qui sont vainqueurs des Huns à la bataille de la Nedao. Ellac trouve la mort dans la bataille, ce qui entraîne la dislocation de l'Empire hunnique. Les tribus se séparent et reprennent pour chefs des membres de leurs aristocraties, tandis que les différents peuples fédérés par Attila se dispersent. Dengitizic tente une dernière incursion au sud du Danube en 469. D'après une chronique byzantine : « *Dengitizic, fils d'Attila, fut tué en Thrace. Sa tête fut apportée à Constantinople, promenée en procession et plantée sur un pieu au Cirque de Bois. Toute la ville vint la voir* ». Avec sa mort disparaît toute possibilité de restauration de l'Empire hunnique.

Images d'Attila du Ve siècle jusqu'à nos jours

Vision occidentale : « fléau de Dieu »

Attila est surtout connu dans l'historiographie et dans la tradition chrétienne occidentale pour avoir été le « fléau de Dieu ». Cette expression a été forgée par saint Augustin pour désigner Alaric en 410, mais elle va comme un gant à Attila. Dès le VIe siècle

Grégoire de Tours écrit que les Huns sont un instrument divin. Au siècle suivant Isidore de Séville précise l'idée : « *Les Huns sont le bâton de la fureur de Dieu. Chaque fois que la colère de Dieu s'abat sur les fidèles, c'est par eux qu'ils sont frappés* ». Les chroniqueurs chrétiens poursuivent cette tradition et en font un véritable « anti-héros ». Les hagiographies lui prêtent de nombreux crimes et martyres imaginaires comme ceux de saint Nicaise à Reims ou saint Memorius à Saint-Mesmin. À partir de ces chroniques se développent de nouvelles légendes mettant en scène des évêques protégeant leurs cités. Sainte Ursule et les onze mille vierges prétendument mortes en martyre à Cologne constituent l'invention hagiographique la plus impressionnante. Couchée par écrit au Xe siècle, elle reste populaire durant tout le Moyen Âge.

Personnage romanesque en Italie

En Italie, à partir du XIVe siècle, Attila devient un héros littéraire. Des épopées en vers ou en prose narrent ses aventures chevaleresques et lui prêtent une naissance extraordinaire : il serait le fils d'une princesse et d'un lévrier. Il est toutefois représenté comme l'ennemi du christianisme dans ces récits, du fait de sa nature semi-bestiale et de ses mauvaises actions.

Héros germanique et scandinave

Attila n'a pas laissé une image aussi négative dans les territoires non romains. La Chanson de Walther attribuée au moine Ekkehard Ier de Saint-Gall, vers 930, le dépeint comme un roi puissant et généreux. Sous le nom de Etzel, la Chanson des Nibelungen, une épopée médiévale allemande composée au XIIIe siècle, le présente sous un jour positif malgré son paganisme.

Roi mythique hongrois

Lorsqu'au Xe siècle les Hongrois, nomades venus de l'Est, s'installent dans les Carpates et commencent à mener des razzias en Europe, les chrétiens les identifient immédiatement aux Huns. Quand ils se convertissent et commencent à écrire leur propre histoire, ils adoptent cette idée, revendiquent la filiation avec Attila et le transforment en héros national. Il devient ainsi l'ancêtre de la dynastie Árpád dans la *Gesta Hungarorum* rédigée vers 1210.

L'origine hunnique des Hongrois et la figure d'Attila sont encore des thèmes récurrents de la littérature hongroise du XVIe au XIXe siècle.

« *Huns ! Je lève haut l'épée de Dieu, qu'elle propage jusqu'à la fin du monde, l'empire, le nom, la gloire de notre peuple !* »

Discours d'Attila dans le poème épique et nationaliste de János Arany, 1863.

Alors Attila, mauvais sujet ou victime de la propagande chrétienne en quête de martyrs ? Il voulait terroriser et il y est parvenu comme peu de souverains avant le 20ème siècle. N'est-ce pas Staline, n'est-ce pas Hitler, n'est-ce pas Mao ? N'est-ce pas Pol Pot ?

Pour galvaniser ses troupes pendant la guerre des Boxers, Guillaume II les invite à suivre le modèle d'Attila et s'exclame : « *Pas de pitié ! Pas de prisonniers ! Il y a mille ans les Huns du roi Attila se sont fait un nom qui retentit formidablement aujourd'hui encore dans les mémoires et les contes ; que le nom des Allemands acquière en Chine la même réputation, pour que plus jamais un Chinois n'ose regarder un Allemand de travers* »... *O tempora, o mores.*

Le palais de Ninive et l'aqueduc de Jerwan

Par Annie Imbert



Pour valoriser son « héritage », il ordonne aussi la construction de routes, fait perfectionner les méthodes de fonte du métal et introduit la culture du coton. Pour mener à bien tous ces projets, Sennachérib utilise classiquement des prisonniers, mais peut-être aussi des sujets assyriens qui lui doivent des « corvées », notamment des ouvriers spécialisés ou des maîtres d'œuvre venus de tout l'Empire. Les récits de construction relatent le caractère harassant de ces chantiers.

Non content d'être un grand bâtisseur, Sennachérib est aussi un militaire entreprenant.

L'aqueduc de Jerwan en Mésopotamie (dans l'actuel Kurdistan irakien, au nord de Mossoul) est le plus ancien pont-aqueduc connu à ce jour. Antérieur de 5 siècles aux constructions romaines, cet ouvrage maçonné, actuellement en ruines, a en effet été construit entre 703 et 690 av JC par le roi d'Assyrie Sennachérib. Il faisait partie d'un vaste réseau d'alimentation, le canal Atrush, destiné à alimenter les grands jardins du palais de Ninive (l'actuelle Nineveh, que certains considèrent comme ayant abrité les jardins suspendus de Babylone...).



Aujourd'hui
L'aqueduc de Jerwan:
Au 7ème siècle av JC



Son commanditaire, le roi Sennachérib (ou Sin-ahé-Eriba), (704 - 681 AC) est le fils et successeur du roi d'Assyrie Sargon II. À la mort de son père, il hérite d'un empire qui s'étend depuis la Babylonie jusqu'en Asie Mineure. Sargon II avait fait bâtir un palais entièrement construit à sa gloire à Dur-Sharrukin (ville située à côté de Khorsabad). Pendant le règne de son père, Sennachérib occupe « le palais de la succession » à Ninive. Dès son accession au trône, il fait de cette ville sa capitale et y lance de grands chantiers. Il ordonne notamment la construction de parcs paysagers autour de la ville et pour irriguer ses jardins, il fait creuser de grands canaux et édifier des barrages et de nombreux aqueducs.

Lors de plusieurs campagnes militaires contre les Babyloniens, les Phéniciens puis les Élamites, il remporte des victoires, au prix humain toutefois très élevé.

Il assiège aussi la ville de Jérusalem vers 699 - 698 AC, mais ne remporte pas de victoire éclatante. Il soutiendra toutefois avoir reçu un lourd tribut de la part du roi Ezéchias.

Exaspéré par une énième révolte des Babyloniens, Sennachérib ordonne « la destruction méthodique » de la ville en 689 AC.

Marié à Naq'azakutu, d'origine araméenne, il a eu plusieurs fils et désigne le plus jeune, Assarhaddon (Ashshur-aha-iddina), comme son successeur. Celui-ci prendra le pouvoir après l'assassinat de son père en janvier 681 AC (meurtre peut-être

commandité par les fils aînés, jaloux, ou par Assarhaddon lui-même).

Pour irriguer les parcs de son palais de Ninive, Sennachérib commence par faire identifier tous les points d'eau disponibles. Il fait ensuite réaliser des aqueducs depuis les sources du mont Musri (actuel Jebel Bashiqaq), complétés par de nombreux ouvrages d'art (ponts et barrages).

Le pont-aqueduc de Jerwan permet le franchissement d'une dépression creusée par un torrent saisonnier, le wadi Khinis. Il est relié à un canal de 80 km qui recueille et canalise les

eaux du Gomel et du Khors. Leur débit est augmenté par le détournement des eaux en provenance de la région haute au nord de la ville.

Construit en pierre de taille d'une portée de 300 m et large de 12 m, l'aqueduc possède 5 arches (des tunnels parallèles voûtés). Seuls les restes de deux tunnels sont conservés. Chacun d'eux a une longueur de 22 à 23 m, une hauteur maximale de 9 m, une largeur de 2,5 à 2,7 m et est couvert par un encorbellement. On a recensé deux millions de blocs de pierre, couverts pour la plupart d'inscriptions en écriture cunéiforme (qui n'a été totalement déchiffrée qu'en 1846) à la gloire du roi. On y trouve notamment la mention suivante : « *Sennachérib, roi de l'Univers, roi d'Assyrie : Sur une longue distance, en réunissant les eaux des deux rivières Husur, les eaux de la rivière Pulpulliya, les eaux de la ville de Hanusa, les eaux de la ville de Gammagara [et] les eaux des sources des montagnes sur ses rives droite et gauche, je fis creuser un canal jusqu'à la plaine de Ninive. Je fis construire un aqueduc en blocs de pierre blanche sur de profonds wadis, sur lequel je fis passer ces eaux* ».



Sa construction a nécessité 15 mois et a été rendue possible grâce à l'exploitation d'une nouvelle carrière de pierre ainsi que d'une nouvelle forêt de cèdres.

Toute la région de Ninive se trouve transformée par la construction de ce nouvel aqueduc : une réserve naturelle d'agrément ainsi que des marécages sont même aménagés. On y trouve des plantes et des arbres fruitiers originaires de pays étrangers. La ville passe de 150 hectares à 750 hectares. Ces aménagements accompagnent la construction vers 700 AC par Sennachérib d'un « *palais sans rival* », où chacun des murs portera un nom. Des arbres, transportés depuis la montagne, constituent une plate-forme qui sert de base à l'édifice. Il est entouré de 2 murailles de protection percées de 15 portes. Si le mur intérieur est constitué de pierres taillées, le mur extérieur se compose de pierres brutes enfoncées dans le sol jusqu'au niveau du fleuve. Des taureaux colossaux en albâtre ou en cuivre en « gardent » l'entrée principale.



À l'intérieur des remparts, « une voie royale » de 31 m de large est bordée de stèles, de frises à la gloire du roi, de statues gigantesques. On a identifié pas moins de 2 000 reliefs...

Les archéologues ont même relevé un décor sculpté exceptionnel représentant un banquet où les convives figurent en position couchée.

Candélabres de bronze ou d'ivoire, poutres de bois précieux, portes incrustées d'argent et de cuivre ornaient les pièces. On a découvert 71 chambres couvertes de 3 km de bas-reliefs en albâtre retraçant la construction du palais ou rappelant de grandes batailles.

Le roi Sennachérib a transformé Ninive et sa région en « capitale » d'un des plus puissants empires orientaux.

Toutefois l'extension des villes modernes (la croissance de Mossoul rattrape les vestiges prestigieux de Ninive), le manque d'entretien, les pillages, les destructions volontaires et les trafics qui les accompagnent mettent dangereusement en péril un patrimoine archéologique millénaire. L'UNESCO considère que Ninive et sa région, victimes de ce qu'elle appelle des « crimes de guerre », représentent l'un des sites patrimoniaux les plus menacés de notre planète.

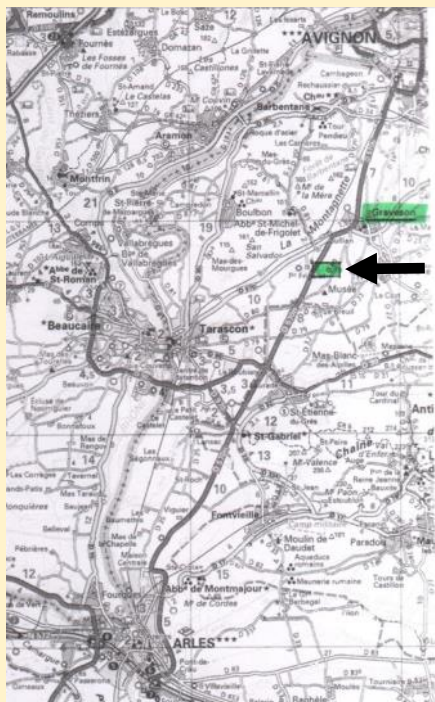
Pour les archéologues, c'est un trésor d'histoires encore inconnues sur les premières civilisations du monde qui risque de disparaître à jamais...



A découvrir près de chez nous: Par Yvon Le Foll La Via Agrippa à Graveson

Sur la D 570 N à proximité du poste RTE (EDF) de Montagnette et à 2,5km au sud de Graveson.

Parking et visite libre.



Vestige antique au Mas des Mourgues près de Beaucaire.

Petite promenade culturelle fort agréable, le Mas des Mourgues, situé dans un cadre idyllique entre vignes et vergers en piémont sud du plateau des Costières de Nîmes, est un ancien domaine agricole des Ursulines de Beaucaire. Le domaine doit son nom aux religieuses appelées « Mourgues » en provençal. Le bien-être du climat méditerranéen souligne bien la devise du Mas « SINE SOL NIHIL » (Rien Sans Soleil). Le site archéologique se trouve en amont vers le plateau, à 100 mètres environ. Des blocs de pierres sont apparus dans une parcelle de vigne en préparation pour de nouvelles plantations. Plusieurs sondages ont permis de dégager les fondations correspondant probablement à un cénotaphe (du grec kenos, vide et taphos, tombeau), monument funéraire qui ne contient pas de corps. L'épaisseur des fondations laisse supposer que l'édifice atteignait une dizaine de mètres de haut. L'archéologue qui a mené ces fouilles pense que cet édifice commémorait un dignitaire gallo-romain. Il a été trouvé :

-Des fragments de tuyaux en plomb et placages en marbre.

-Des morceaux d'amphores destinées à l'huile d'olive et au vin.

-Plusieurs centaines de pièces romaines enfouies aux abords, datant du 2^{ème} au 4^{ème} siècle ap.J.C.

-Une pomme de pin en marbre. La pomme de pin est un motif assez courant dans l'art provincial gallo-romain. La symbolique se retrouve aussi bien en Orient qu'en Occident depuis la plus haute antiquité. Les causes du rôle lié au fruit du pin ne sont pas déterminées avec une certitude absolue. Elles peuvent être multiples, avoir subi des transformations à travers le temps. La pomme de pin qui pouvait servir à raviver le feu avait, à cause de sa forme allongée, une ressemblance avec la flamme. On peut supposer qu'elle évoquait l'action de purification par le feu. Mais elle pouvait avoir un autre sens symbolique du fait qu'elle contient les graines, germe de vie végétale, image de la vie de toutes choses et de tous êtres, ou témoin de la survie après la mort ? On la trouve sur les monuments votifs et plus souvent funéraires car la symbolique représente le fruit d'un arbre verdoyant toute l'année. Le motif de la pomme de pin est devenu le symbole d'immortalité et en même temps de renaissance.

sance à une vie nouvelle.

On retrouve aussi ce motif dans l'Eglise Catholique Romaine pour illustrer le trait d'union entre la terre et le ciel, la chair et le spirituel . La persistance du symbole de la pomme de pin, vieux de plusieurs millénaires, est remarquable.

Tous ces éléments nous laissent imaginer la richesse des lieux il y a 2000 ans. La présence des pièces peut être liée à des offrandes pour célébrer la présence de l'eau avec les sources environnantes, à un dignitaire gallo-romain ou encore correspondre à une étape sur une voie de commerce permettant d'accéder au plateau pour rejoindre la Via Domitia située à 3 km au nord du domaine. Il est possible que cet édifice ressemble au mausolée de l'île du Comté sur le Rhône dont une reconstitution se trouve au musée de Beaucaire.

Bonne promenade.

Références :

Franck Delage « Ovoïdes gallo-romains ».

Anne-Marie Wissmanns « Glossaire de l'art funéraire ».

Frank Cumont « Recherches sur le symbolisme funéraire des romains »

Reconstitution du Mausolée de l'île du Comté. Une pomme de pin figure en son sommet.

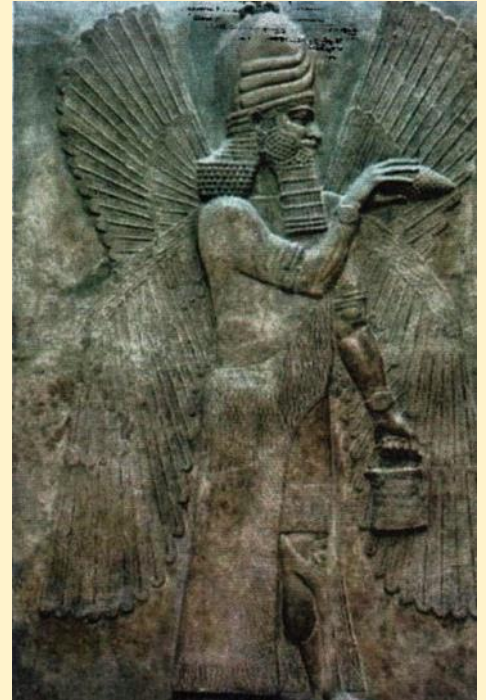
Génie ailé assyrien coiffé d'une tiare à cornes, symbole du divin. Il tient une pomme de pin dans la main gauche (8ème siècle av.J.C)



Le site archéologique. Au fond le Mas des Mourgues



Le motif de la pomme de pin est fréquent à l'époque romaine comme dans cette stèle funéraire où le défunt est représenté à l'intérieur.



Plan de situation du Mas des Mourgues